

Université de Montréal

Ophélie
et
Solitude, folie et réinventions de la réalité dans la littérature fantastique

Par :
Geneviève Beaulieu

Département des littératures de langue française
Mémoire recherche-crédation présenté à la Faculté des études supérieures et post-doctorales en
vue de l'obtention du grade de maîtrise en littératures de langue française

Évalué par :

Gilles Dupuis
Président du jury

Claire Legendre
Directrice de Maîtrise

Jeanne Bovet
Membre du jury

Avril 2014

Résumé

La première partie du présent mémoire est un court roman nommé *Ophélie*. C'est dans un esprit fantastique qu'on s'immisce dans la vie d'une femme solitaire, l'héroïne, qui vit une existence anonyme à travers la lecture et son emploi en bibliothèque. Sa routine sera rapidement remise en question suite à l'avènement de phénomènes qu'elle ne peut s'expliquer. Bataillée entre son esprit rationnel et l'acceptation d'une redéfinition des règles du monde tel qu'elle le connaît, elle se lance à la poursuite de la seule personne qui pourra enfin répondre à ses questions, cet homme mystérieux qui réapparaît constamment dans les circonstances les plus insolites de son existence. *Ophélie* est à la fois une réflexion sur la littérature et sa capacité de s'infiltrer dans notre imaginaire tout comme une remise en question de notre réalité à travers la solitude indéfectible de l'être humain et les perceptions individuelles.

La deuxième partie, l'essai *Solitude, folie et réinventions de la réalité dans la littérature fantastique*, se penche sur la représentation de la solitude dans la littérature fantastique en analysant les effets de celle-ci sur les protagonistes. On met de l'avant le rôle que joue l'isolement d'un personnage dans le développement d'un récit fantastique avec deux romans contemporains soit *Querelle d'un squelette avec son double* de Ying Chen et *La Secte des Égoïstes* d'Éric-Emmanuel Schmitt, mais également avec deux nouvelles du XIX^e siècle : *Le Horla* de Guy de Maupassant et *Vera* de Villiers de L'Isle-Adam. On tentera de comprendre comment le fantastique joue avec la solitude pour la transformer et ainsi en faire une condition à l'apparition de phénomènes surnaturels. Le fantastique en tant que métaphore de la folie ou du délire fonctionne, dans les récits étudiés, comme un mécanisme de défense contre les ravages de la solitude.

Abstract

The first part of this thesis is a short novel named *Ophélie*. It's in a fantastic mind set that we penetrate the life of a lonely woman who lives an anonymous life through reading and her job as a librarian. Her reality will quickly be disrupted after she witnesses some inexplicable phenomenon in her own daily life. While she struggles between her rational belief and the acceptance of a new definition of the world as she knows it, she chases the only person who would be able to answer her questions, this mysterious man who constantly reappears in all the most unusual circumstances of her existence. *Ophélie* is both a reflection on literature and its ability to infiltrate our imagination as well as a questioning of our reality through the unwavering loneliness of the human being and its personal perception.

The second part, the essay *Solitude, folie et réinventions de la réalité dans la littérature fantastique* focuses on the representation of solitude in fantastic literature by analyzing the effects thereof on the protagonists. I focus on the role of the isolation of a character in the development of a fantastic story within two contemporary novels *Querelle d'un squelette avec son double* by Ying Chen et *La Secte des Égoïstes* from Éric-Emmanuel Schmitt, but also within two novellas of the 19th century, *Le Horla* by Guy de Maupassant and *Vera* from Villiers de L'Isle-Adam. We will try to understand how the fantastic plays with loneliness to transform it and so make it a condition for the occurrence of supernatural phenomena . Fantastic as a metaphor of madness or delirium works, in the accounts studied, as a defense mechanism against the ravages of loneliness.

Ophélie

Tout défile à une vitesse fulgurante. Je ne peux distinguer le paysage, les couleurs s'entremêlent; vert, blanc, jaune, gris, tout est flou, sans forme, sans consistance. Agrippée à la portière, je vérifie la résistance de ma ceinture de sécurité, mon cœur bat dans mes oreilles, je n'entends plus que sa pulsation qui résonne dans mon crâne. Une goutte de sueur perle sur mon front et coule le long de mon cou. J'ai envie de crier, lui dire de ralentir, le supplier de ralentir, mais j'ai une boule dans la gorge, je suis figée sur place, hypnotisée par ces couleurs qui me transpercent de plus en plus vite. Le pied sur l'accélérateur, une seule main sur le volant, il me regarde de ses grands yeux noisette. Ses lèvres pulpeuses dévoilent de grandes dents blanches dans un sourire moqueur. Ses cheveux châtain tombent sur ses épaules et encadrent son visage qui se contracte sous l'excitation, plus la peur me ronge plus sa main libre tape intensément sur sa cuisse et plus sa respiration se fait bruyante. Il éclate d'un rire démoniaque. Ses yeux se transforment soudainement, l'iris se dilate et avale par le fait même le brun de la pupille pour laisser place à de grands trous noirs. Il me dévisage avec intensité, me dévore du regard. Puis son corps entier se change, ses oreilles s'étirent vers le haut, tous ses membres se recouvrent de poils et rétrécissent simultanément. Sur le siège près de moi un chat brun m'observe de ses grands yeux jaunes et miaule avec la force du désespoir.

Le souffle court, le cœur débattant, mes yeux s'ouvrent sur un haut plafond de béton, je prends deux grandes respirations pour retrouver mon calme, m'ajuster au monde réel. Le miaulement exalté du chat de mes rêves a traversé mes chimères pour s'installer désagréablement dans ma réalité et mettre ainsi fin à toute possibilité d'un retour au sommeil.

Une odeur fétide perturbe ma respiration, elle s'attaque agressivement à mon nez et augmente mon envie de déguerpir. Des effluves citronnés se mélangent à une forte puanteur, de vieilles pommes, du poisson pas frais et une odeur de défécation animale, probablement ce chat qui ne cesse de se plaindre. Avant de faire le moindre geste, j'observe attentivement le décor qui m'entoure. Mais où ai-je donc atterri hier soir ? Je ne reconnais rien autour de moi, amnésie du lendemain de veille, j'ai l'impression de pénétrer dans cette pièce pour la première fois. La chambre est entièrement blanche, les plafonds sont si hauts que j'en ai presque le vertige, il y a une seule fenêtre habillée de longs rideaux brun-noir. Les rayons de soleil s'introduisent entre ces rideaux et m'aveuglent. Sur le sol blanc, outre mes vêtements éparpillés, rien ne traîne, tout semble bien rangé sur des tablettes blanches fixées au mur. Il règne une propreté presque maniaque, les chemises sont parfaitement pliées et empilées les unes sur les autres, les livres sont dûment classés par ordre de grandeur, même les DVD semblent avoir été rangés par couleur, du plus foncé au plus pâle. La puanteur qui m'agresse toujours les narines provient de l'extérieur. Par la fenêtre, je peux apercevoir une grosse poubelle près de laquelle rodent plusieurs chats excités par ces odeurs répugnantes. À ma droite, une colonne vertébrale s'allonge et se contracte au rythme d'un léger ronflement. Je n'ose pas bouger ou m'approcher de l'homme qui gît à mes côtés ; des cheveux courts noirs et hirsutes sont collés sur l'oreiller sous l'effet de l'électricité statique et un bras poilu tombe lâchement sur une hanche cachée sous un drap blanc. Surtout ne pas trop remuer, ni faire de bruit, il ne faut pas réveiller le loup. S'éclipser en catimini, éviter toute conversation matinale inconfortable, juste s'enfuir rapidement sans se retourner. Je me lève délicatement pour éviter les mouvements trop brusques du matelas, je ferme la fenêtre en douceur pour faire taire le chant du félin et couper l'odeur fétide des vidanges. Je ramasse mes vêtements sur le plancher et sors sur la pointe des

pieds. Rapidement, je m'habille dans le salon, mon cœur bat à toute allure comme si je venais de commettre un crime. Je balaie la pièce du regard pour m'assurer que je ne laisse rien derrière moi, sur une petite table tout près de la porte j'aperçois mon cellulaire. Je l'empoigne en me félicitant de ma présence d'esprit, surtout ne pas laisser de traces derrière soi. Je tourne la poignée sans faire de bruit. Dès que la porte se referme sur moi, je ressens une vague de soulagement comme si je l'avais échappé belle.

Je reprends mes esprits et ça me revient, je l'ai rencontré au bar hier soir, il était si bien habillé, je l'ai tout de suite remarqué. L'air sérieux et blasé il a pénétré dans le bar, mallette dans une main et Blackberry de l'autre, il portait un veston coupe classique bleu marine, une belle chemise blanche cintrée avec des boutons de manchette Mont Blanc. Je lisais seule au bar, j'aime bien sortir seule avec un livre, trouver la solitude parmi la foule, me plonger dans un roman tout en me sentant accompagnée, sentir cette chaleur humaine sans toutefois m'en embarrasser. Faire partie d'un tout. Et puis j'aime le vin, le goût charnu d'un bon vin rouge. Il s'est assis juste à côté de moi, tout de suite une vague d'un doux parfum, Armani je crois, s'est infiltrée dans mes narines et m'a enivrée pour un court moment. Je me suis retournée quelques secondes pour observer son visage. J'essaie de ne pas me laisser trop enivrer par les parfums, ils sont trop accessibles, trop répandus, n'importe qui peut les porter, on ne peut pas se fier aux odeurs, qu'elles nous plaisent ou non. Mais cet homme portait son parfum à merveille, il avait de la classe et de la virilité, des gestes lents et précis, de bonnes manières, poli, l'air aimable, il faisait une très bonne première impression. Un sourire refoulé s'est dessiné sur mes lèvres et j'ai reposé, gênée, les yeux sur mon livre pour essayer de me replonger dans mon histoire. Je n'ai jamais été une chasseuse d'hommes, je suis indifférente aux charmes masculins, mais j'ai

un faible pour leur parfum, l'odeur masculine mélangée au cocktail d'herbes et de fleurs des grands couturiers active quelque chose en moi que je ne saurais expliquer. Un courant électrique me traverse le corps et j'ai soudain cette envie de me faire posséder pour un instant, de sentir sur moi cette chaleur humaine. Même si les gens ne m'atteignent pas, me laissent pour la plupart complètement indifférente, je ressens tout de même cette pulsion sexuelle qui me fait oublier tout le reste. Pourtant, la vérité c'est que je n'ai pas cette capacité d'établir des connexions avec le monde extérieur, je joue un jeu sans cesse, fais semblant d'être intéressée, tente d'établir des contacts, de me faire des amis, mais je ne ressens pas ce lien si fort que tous identifient comme de l'amour ou de l'amitié, cette passion si intense décrite dans les livres où le monde n'existe plus, la terre cesse de tourner, le cœur se gonfle de bonheur, je n'y crois tout simplement pas. Rien ne se passe en moi. Peut-être est-ce pour cette raison que j'aime tant les livres, que je les dévore avec tant de voracité, ils me nourrissent, remplissent le vide qui m'habite. Si je me réjouis de ces nuits passionnées sans lendemain, c'est qu'elles me font vivre l'excitation que je ne retrouve jamais dans ma vie de tous les jours, elles me font croire à quelque chose de puissant. L'instant d'une nuit j'ai l'impression enfin de ressentir quelque chose, plus qu'une jouissance, une connexion physique, un désir et une liberté folle, audacieuse. J'ai le sentiment de profiter de la vie, de me libérer. Pour une nuit, je peux faire tout ce que je veux, comme s'il n'y avait pas de limites, pas de tabou. Pendant un instant j'ai l'impression d'être comme tout le monde, d'avoir moi aussi ma place sur cette planète et au matin tout s'évanouit, c'est ce vide qui revient et me donne envie de fuir le plus rapidement possible. Un sentiment de trahison m'envahit, je me sens bernée, bernée par moi-même, bernée par cette illusion d'émotions qui m'a emportée le temps d'une nuit.

Je décide de rentrer chez moi à pied, respirer l'air frais du début de l'été, avant de me replonger dans l'univers des autres, celui des livres. Je réfléchis peu, cela m'effraie, il y a quelque chose à l'intérieur de moi dans lequel je ne veux pas creuser par peur de ce que je pourrais y découvrir. Je m'étourdis constamment, je me laisse emporter par ces auteurs extraordinaires, m'égare dans leur univers. C'est probablement pour cette raison que je n'arrive pas à quitter mon emploi en bibliothèque. Neuf ans déjà que je range et classe des livres quarante heures par semaine. J'ai commencé à la bibliothèque du Mont Royal après un baccalauréat en littérature comparée, mon premier emploi, mon seul emploi. J'étais complètement obnubilée par la lecture, je ne pouvais m'imaginer faire autre chose, je passais déjà tout mon temps dans les bibliothèques à l'université, je ne pouvais aboutir ailleurs. Et puis quand la Grande Bibliothèque a ouvert ses portes, j'étais extatique, il me fallait à tout prix travailler pour cet établissement, ces milliers de livres m'appelaient, c'était ma destinée de vivre parmi eux, d'en être entourée jour après jour. Je rêvais d'être auteure moi aussi, de mettre des livres signés de mon nom sur les étagères, d'avoir une section entière attitrée à mon nom : Ophélie Major. Je n'ai plus écrit un mot depuis ma sortie de l'université, plus un seul. La lecture me suffit, elle m'absorbe, me remplit, je ne ressens plus ce besoin d'écrire, comme si je n'avais rien d'intéressant à dire, rien de passionnant à raconter. Comme si tout était déjà écrit pour moi. Je me suis engloutie dans la paresse et bien installée dans son confort. Je vis par la lecture, à travers des personnages fictifs, je rêve à travers les lignes. Je me suis contentée de cette vie rangée et routinière, j'ai obtenu ma mutation vers la Grande Bibliothèque et depuis, tous les jours, je plonge dans un état presque comateux et je classe et range des livres sans vraiment savoir si je suis encore en vie, si je respire toujours, si j'existe encore, moi, parmi les vivants qui m'entourent.

J'avance sans rechigner même si mes pieds me font souffrir afin de savourer l'air frais qui engourdit ma céphalée et me remet doucement les idées en place. Je fouille aveuglément dans mon sac afin de vérifier que j'ai bien mes clés, un autre objet essentiel à ne pas oublier chez un inconnu qu'on ne souhaite pas revoir. Je reste ainsi pour lui cette femme fantôme qu'il aura connue le temps d'une nuit passionnée et qui s'est volatilisée à jamais avec la lumière du jour. Je laisse très peu de traces, je m'efface rapidement pour ne plus revenir. Il m'arrive parfois de laisser derrière moi une boucle d'oreille, ou un élastique à cheveux, des petites choses sans importance qui ne permettent pas de me retrouver. Ma vie est ainsi paisible et anonyme. En fouillant dans mon sac, un bout de carton pénètre sous mon ongle provoquant un léger cri. Je retire ma main pour sucer la goutte de sang sur mon doigt et j'empoigne le carton coupable. Il s'agit d'une carte professionnelle. Apparemment, mon homme-anonyme n'est plus si anonyme, il a laissé sa trace subtilement, peut-être dans l'espoir que je le rappelle ou simplement pour m'impressionner par son titre : Olivier Lafrance, analyste financier. Je ne sais pas ce que fait un analyste financier, mais il est évident qu'il s'agit d'un emploi prestigieux vu la qualité de cette carte, d'une bonne épaisseur elle se démarque par ses caractères en relief sur un fond pâle, un titre très important... sûrement. Lorsque je retourne la carte, un message y est inscrit à l'encre bleue, je m'attends à un petit « appelle-moi » ou un « j'attends de tes nouvelles », mais à ma grande surprise il ne s'agit nullement d'un message romantique. Je m'immobilise au milieu du trottoir pour m'assurer que mes yeux ne font pas défaut. J'ai beau lire et relire, le message ne change pas, au verso de la carte d'Olivier Lafrance, quelqu'un a écrit au stylo bleu « Première partie : instabilité de la réalité, peut-on réellement se fier à ses sens ? ». Le plus curieux c'est que c'est le genre de question que j'ai tendance à me poser moi-même lorsque je prends le

temps de réfléchir sur le monde, sur ma vie. Pourtant, je ne reconnais pas l'écriture et je n'ai aucun souvenir d'avoir écrit ces mots. Est-ce lui, ce fameux Olivier Lafrance qui tente de me passer un message ? J'en doute franchement. Mais une chose me semble sûre, ce message m'est destiné. Il m'interpelle directement. Un avertissement ? Une mise en garde ? Je n'arrive pas à m'expliquer sa provenance. Je place la carte dans ma poche arrière espérant que l'air frais accompagné d'un grand café me remettra les idées en place et peut-être m'éclairera sur la signification de cette phrase mystérieuse.

Un vent doux me caresse le visage et le soleil, qui se fait encore timide, s'annonce chaud pour le début mai, j'oublie rapidement mon énigme pour me perdre quelque temps dans Montréal encore endormi. La ville semble déserte, j'ai l'impression d'être seule au monde. J'aime bien ce sentiment de solitude dans une ville silencieuse, pour moi il est synonyme de liberté. Mais la nuit a été brève et l'idée du confort de mes oreillers me fait accélérer le pas, impatiente de gagner mon appartement, le potentiel poétique urbain m'est bien égal.

J'ai à peine le temps de fermer les yeux pour me lover dans les bras de Morphée que je suis réveillée en sursaut par la sonnerie de mon téléphone. Je réponds par un grognement sans même ouvrir les yeux. Je reconnais tout de suite la plainte aiguë de Julie.

— O. ? C'est moi, tu dormais ?

—J'essayais oui...

—Je suis désolée ! Tu veux que je te rappelle plus tard ? Je te laisse dormir, tu m'appelles quand tu te réveilles.

—Non, non, parle, ça va.

—Tu veux venir déjeuner avec moi ? J’aurais voulu te parler en personne, ça ne va pas trop bien, j’ai vraiment besoin de toi...

Julie attire tous les malheurs, depuis les huit années que je la connais je ne me rappelle pas une seule fois où je l’aie entendu dire que les choses allaient bien ou qu’elle était heureuse. Elle cultive les échecs, se nourrit de tristesse, se complaît dans la souffrance. Ce n’est pas la personne la plus gaie à fréquenter, mais sa grande sensibilité me touche, j’ai l’impression de vivre des émotions à travers elle, c’est pourquoi je continue à endurer ses interminables plaintes. J’accepte donc son invitation à déjeuner, on se donne rendez-vous à onze heures et demie au Café du coin. Je lui demande de m’accorder un peu de temps pour me réveiller. En fait, j’ai surtout besoin d’un peu de temps de préparation mentale, je dois enfiler mon costume empathique et ranger mon visage indifférent pendant quelques heures. Je joue la comédie, je lui prends la main pour la consoler, lui dis que c’est difficile ce qu’elle vit, soutiens son regard piteux en hochant la tête, l’encourage à parler... Elle se sent comprise avec moi, elle sent une connexion psychologique entre nous et cela la soulage, l’apaise pour un instant. La vérité c’est que ses problèmes me dépassent, je les trouve futiles et enfantins. Elle reproduit constamment les mêmes situations et, à mon avis, elle est la seule responsable de son malheur, mais comme elle organise les meilleures fêtes et connaît toute la ville, je souris et endure.

Je prends un peu d’avance afin d’aller m’installer au café avant que Julie arrive, prête à décharger sur moi tout le fardeau du monde. L’endroit est presque vide lorsque je fais mon entrée, trop tôt encore pour les fêtards du samedi soir, trop tard pour les lève-tôt du dimanche matin. Je me dirige vers ma table favorite près de la fenêtre. Une chaleur agréable se dégage de ce café, une dizaine de tables en bois accompagnées de chaises hétéroclites rendent la place

familière et sympathique. Un sifflement provient de derrière le gros bar en bois, où une barista fait chauffer du lait. Sur les murs en briques rouges, de grandes peintures expressionnistes d'un jeune artiste local sont exposées. Sous ses toiles on peut lire des titres comme *Anonyme* ou *À la quête des étoiles*. J'entends faiblement la chanson *Let Her Go* qui joue en fond sonore. L'odeur du café est réconfortante. Le serveur s'approche en me souriant, son sourire appuyé indique qu'il me reconnaît, ce qui, à dire vrai, me rend plus mal à l'aise que bienvenue. Je commande un bol de café au lait et un grand verre d'eau en évitant son regard insistant. Julie aura certainement plusieurs minutes de retard tel que je la connais, j'ai donc le temps de me détendre. Je fouille mon sac à main pour sortir mon livre et reprendre les aventures de Joséphine dans sa vie à la fois banale et palpitante. Je regarde la couverture rose et la détaille pour la première fois, ses dessins m'hypnotisent pour un moment et m'empêchent d'ouvrir le livre. Je le regarde sans vraiment le voir. Je me secoue la tête pour sortir de ma torpeur et réussis finalement à ouvrir le livre à la page où je l'ai abandonné la veille. Mes yeux scrutent attentivement les lettres, je lis chaque phrase lentement, mais pourtant tout cela ne fait aucun sens, je ne suis plus dans l'histoire de Joséphine, tout ce que je perçois est une série de mots qui ne se suivent pas, comme une sorte de code que je n'arrive pas à déchiffrer. Je me frotte les yeux avec vigueur, je ne suis pas tout à fait réveillée, la chaleur dans ce café me donne envie de retourner me coucher, il est impossible de me concentrer. J'avale une gorgée d'eau et m'humidifie les yeux du bout des doigts. Je replonge mon regard dans le livre et parmi toutes ces lettres qui me narguent je ne peux qu'en distinguer sept « O – P – H – É – L – I – E ». Je feuillette le livre, tourne les pages une par une, et seules ces lettres me sont lisibles, comme si mon cerveau ne pouvait associer que ces lettres uniques et que toutes les autres s'étaient volatilisées. Je referme le livre et me lève abruptement pour me rendre aux toilettes. Je crée un

vacarme dans le petit café à déplacer les tables qui semblent s'obstiner à se placer dans mon chemin. Je sens sur moi le regard étonné du serveur, mais je n'ose pas me retourner vers lui, honteuse. J'ouvre le robinet du lavabo et m'asperge le visage d'eau, j'analyse mon reflet dans le miroir. J'observe l'intérieur de mes yeux, je détaille le vert parsemé de brun et de noir, accompagné de quelques minuscules taches jaunes. Tout m'a l'air normal et ma vision semble encore bonne, rien ne défaille en apparence. Je me calme, perdue dans la profondeur de mes propres yeux, je plonge dans ce regard en face de moi comme s'il appartenait à quelqu'un d'autre que je ne connaissais pas. À l'intérieur de ses propres yeux je sens qu'on peut pénétrer l'intérieur de son corps, j'aime croire qu'on peut même atteindre son âme si on observe très attentivement, qu'on peut voir l'autre côté de son image, se perdre dans son reflet au point de ne plus savoir qui l'on est. Je vois l'image de cette fille de 31 ans avec des traits d'enfant et un air tellement sérieux, sans la reconnaître. Je plonge à l'intérieur d'elle comme si moi, je n'existais plus, qu'il n'y avait que ce reflet de moi-même. Le reflet de quelqu'un que je ne vois jamais réellement, ce moi, cet être qui ne se définit pas par des qualités ou des défauts, un statut social ou encore un acte de naissance; cet être qui ne fait seulement qu'être. Et puis un clignement de paupière et tout s'évanouit, je retrouve mon corps et je reconnais cette personne devant moi, je me retrouve là à me regarder dans un miroir. Je m'essuie le visage, replace mes cheveux dans une queue-de-cheval haute et me donne une petite claque sur les joues. J'ajuste mon chandail et ressors dignement de la salle d'eau comme si rien n'était arrivé. À l'autre extrémité du café, j'aperçois Julie qui entre l'air démoralisé. Je prends une bonne respiration et vais à sa rencontre. Elle me prend dans ses bras et me serre avec force.

— Ah ! O. si tu savais...

Je sens que je vais savoir très vite. Je lui souris en essayant d'exprimer toute la compassion

qu'il m'est possible et lui pointe la table près de la fenêtre. À peine s'est-elle assise qu'elle crie au serveur de lui apporter un café et un menu, elle meurt de faim.

—Je n'ai pas mangé depuis deux jours, je suis juste trop triste pour manger. David me trompe, j'en suis certaine.

—Mais je ne pensais pas que vous étiez ensemble...

—Pas officiellement tu sais, mais comme on couche ensemble au moins deux fois par semaine, j'avais espoir qu'on devienne un couple tu sais, il m'appelle toutes les fois qu'il sort des bars, il s'en vient chez moi et parfois on va déjeuner ensemble le lendemain...

Son histoire je la connais par cœur tellement elle se répète souvent, quand ce n'est pas avec David c'est avec Étienne et quand ce n'est pas avec Étienne c'est avec Laurent. Je fais mon possible pour l'écouter tout de même, mais mon esprit divague. Je ne veux pas la juger, j'essaie de rester douce et patiente avec elle, mais plus je l'écoute plus je sens une sorte de découragement grandir en moi et je ne peux m'empêcher de constater à quel point elle peut être idiote lorsqu'il s'agit d'amour. Julie est tellement passionnée, tellement amoureuse de l'amour, chaque fois que je la vois je suis un peu plus étonnée devant sa capacité de ressentir tant d'émotions. Elle aime à s'en rendre malade, elle pleure, elle crie, elle se mutilé et s'intoxique avec tout ce qui lui tombe sous la main, drogue ou alcool, tout ce qui peut lui faire oublier son malheur pour un instant. Il y a pourtant quelque chose de vraiment spécial chez cette fille qui la rend attachante malgré tout. Elle attire les gens par sa beauté, mais surtout par sa popularité, elle connaît tout le monde à Montréal, elle est invitée à tous les événements, elle discute avec toutes les célébrités, se fait voir dans tous les endroits en vogue. Pourtant, elle souffre constamment, cette vie folle qu'elle mène n'est qu'une façade, un moyen d'oublier qu'elle est complètement seule et si malheureuse dans cette solitude qui la gruge par en dedans.

Le serveur vient l'interrompre dans sa lamentation pour prendre nos commandes. La faim me tenaille et je n'ai aucune patience quand je suis affamée. Je commande des œufs Bénédicte, car je sens que je vais avoir besoin de beaucoup d'énergie pour l'endurer sans rechigner. Mon répit est très court, Julie reprend son histoire avec encore plus de vivacité dès que le serveur quitte la table. Sa bouche s'active, je vois ses lèvres remuer énergiquement, mais les sons ne m'atteignent plus. Un grand silence m'envahit et calme la fureur qui s'était éveillée en moi. Je suis sourde et heureuse. J'observe cette femme devant moi, ses yeux sont rougis d'avoir trop pleuré et des cernes noirs se dessinent dessous. De longs cheveux blonds cassés entourent un visage terne aux joues creuses. Il fut beau jadis ce visage, mais les malheurs se sont gravés dans les pores de sa peau, dans les ridules autour de ses lèvres, dans les lignes qui se dessinent sur son front.

— Tu ne crois pas ?

— Oui, oui absolument...

Ses yeux gris, presque transparents, implorent de la pitié et de l'empathie et quêtent de l'amour désespérément. Elle ne se rend pas compte que je ne l'écoute pas, que je suis ailleurs, je ne crois pas que ça lui importe, elle se parle à elle-même, tente de se convaincre. Elle s'arrête un instant, tire légèrement sur son chandail trop court, boit une gorgée d'eau, en renverse sur la table, prend sa manche pour essuyer. Son côté gaffeur fait ressortir une petite fille blessée derrière ses traits de femme vieillie.

Nos plats arrivent finalement, mon ventre gargouille d'impatience et je salive devant tant de calories et de matières grasses. J'empoigne mes couverts et du bout de ma fourchette je

perce le bulbe de mes œufs pour en faire couler le gluant liquide jaune qui se mélange tranquillement avec l'épaisse sauce hollandaise. Les couleurs s'agencent dans une étrange harmonie. J'observe longuement le dessin qui se forme dans le fond de mon assiette et j'ai l'impression d'être témoin de la création d'une œuvre d'art. Devant moi, Julie dévore son assiette avec appétit. Je l'observe s'en mettre plein la figure et rigole intérieurement. Le seul moyen de faire taire cette fille est de la faire manger, on a toujours l'impression qu'elle n'a rien avalé depuis des lustres.

À l'extérieur, la ville se réveille doucement et les gens mettent peu à peu le nez dehors. Sur le trottoir, toutes sortes de personnes passent d'un pas déterminé, un vagabond s'appuie à la fenêtre et y tape pour me demander de l'argent en fixant mon déjeuner d'un air envieux, deux femmes se déplacent bras dessus bras dessous, l'une jacasse pendant que l'autre détaille les fentes du trottoir avec grand intérêt, une vieille dame avance lentement soutenue par une marchette. Des voitures de toutes les couleurs défilent d'un côté comme de l'autre. Les gens se poussent d'un air pressé, s'impatientent, mais ne se regardent jamais, ils passent l'un à côté de l'autre, jettent un coup d'œil furtif et se dérobent le plus rapidement possible. Ils restent dans leur petite bulle, interagissent le moins possible avec les inconnus qu'ils croisent tous les jours dans les rues, dans les supermarchés, dans les restaurants. Ils sont tous figurants l'un pour l'autre, ils peuplent l'univers de quelqu'un d'autre sans vraiment le savoir, pourtant, ils se croisent, se touchent, partagent le même air, ils s'inscrivent dans une page de la vie de quelqu'un sans laisser de signature. Comme ces inconnus en arrière-plan sur une photographie, ils s'impriment à jamais dans l'album de famille tout en restant anonymes pour toujours. Ma vie est peuplée de gens anonymes, tous ces gens que je croise à la bibliothèque et qui m'ignorent,

me sourient silencieusement ou encore me demandent toutes sortes d'informations pour disparaître à jamais avec leurs réponses. Il y a également ces gens qui reviennent régulièrement, qui s'assoient à la même table, qui cherchent dans les mêmes sections, ces gens que je vois toutes les semaines, parfois plusieurs fois par semaine sans leur adresser la parole. Je ne les connais pas, je ne les connaîtrai peut-être jamais, pourtant leur visage reste imprimé dans ma mémoire. Tous ces gens qui meublent mes journées, sont-ils réels ? Continuent-ils à exister quand je ne les vois pas ? L'arbre qui tombe dans la forêt sans que personne n'en soit témoin, fait-il réellement du bruit si personne n'est là pour l'entendre ? La lune existe-t-elle si personne ne la regarde ? Est-il possible que tous les gens qui m'entourent ne soient qu'une illusion provoquée par mon cerveau afin de contrer ma solitude, me distraire de mon existence unique ? Comment puis-je être sûre que je vis réellement, que tout ce qui m'entoure n'est pas uniquement le résultat de mon imagination ? Se peut-il que le monde soit entièrement conçu à l'intérieur de moi ? Ou que mon existence ne soit en fait qu'un très long rêve dont je me réveillerai ? Un homme s'arrête devant la fenêtre du café et m'observe. Il est grand, les cheveux bruns avec de grands yeux bruns. Je reconnais ces yeux, ce regard. C'est lui, cet homme-chat, celui que je vois dans mes rêves, il est là devant moi de l'autre côté de la vitre. Précipitamment, sans dire un mot à Julie, je me lève et sors du café pour le rejoindre. Une impulsion plus forte que moi me pousse à aller lui parler, je dois savoir qui il est, où je l'ai rencontré, pourquoi il s'introduit dans mes rêves sans que je puisse l'identifier. Je sors du café et soudainement une foule de gens sortie de nulle part envahit la rue. J'ai l'impression d'être prise au milieu d'une immense manifestation étudiante. Je me fais bousculer et marcher sur les pieds. Mais d'où viennent tous ces gens ? Je grimpe sur un bloc de ciment afin de retrouver mon inconnu, mais la foule devient de plus en plus dense. Je le repère au loin, je saute sur le trottoir et cours à travers

la foule pour le rattraper. Je pousse les gens en travers de mon chemin et réussis finalement à lui agripper la main. Au même moment la foule se dissipe et mon inconnu se retourne. Un silence étrange s'installe dans la rue lorsqu'il pose ses yeux sur moi. Je n'arrive plus à parler, je l'observe, je suis figée sur place, quelque chose d'inexplicable émane de cet homme, j'ai l'impression qu'il possède une emprise sur moi, que je lui appartiens. Seul le bruit de ma respiration brise le silence qui soudainement nous entoure. Sans dire un seul mot, il pose ses doigts sur mon front et caresse mon visage. Lorsqu'il retire sa main, son regard est toujours fixé sur moi, mais son visage a changé, ce n'est plus l'homme-chat, ce n'est plus l'inconnu de mon rêve, c'est moi. Je suis stupéfaite ! Je suis là devant moi, tel mon reflet dans un miroir. Seuls les yeux sont différents, les yeux qui me regardent sont toujours d'un brun noisette avec un regard presque hypnotique. Je lâche cette main que je tenais toujours dans la mienne, effrayée par cette vision. Mon double me sourit et replonge dans la foule, me laissant immobile et pantoise.

—Tu ne manges pas ? Tu n'as pas faim ?

—Pardon ?

Julie. Elle me regarde les sourcils froncés. J'observe mon assiette à peine entamée. La fourchette dans ma main droite pointe vers le plafond et une coulée de jaune d'œuf s'étend sur mes doigts. Autour de moi le café s'est rempli, les gens bavardent, les serveurs courent cafetière à la main, ça sent le bacon et le pain rôti. Mon cœur bat la chamade dans ma poitrine. Je suis là, dans ce café, je n'ai pas bougé.

—Ça va Ophélie ? T'as pas l'air bien tout d'un coup.

Je sais que je dois répondre quelque chose, faire un signe de vie, émettre un son, mais rien ne sort.

— O. ? insiste Julie, l'air interloqué.

—Euh... oui! Oui, oui ça va, j'ai juste cru que, non rien, excuse-moi je suis un peu endormie encore je crois.

—Tu es chanceuse moi je ne dors plus la nuit, je pense tout le temps à lui. C'est incroyable l'effet qu'il me fait...

Sans même remarquer mon désarroi, Julie reprend son récit amoureux. Ses mots me traversent sans que je puisse les saisir, Julie gesticule, remue sur sa chaise, soupire, comme si elle n'avait jamais remarqué mon absence, comme si je n'avais jamais bougé de ma chaise. Mais c'est tout simplement impossible, tout ça était trop réel. Me suis-je endormie un instant ? Ai-je rêvé tout ça ? Mes œufs sont froids et j'ai complètement perdu l'appétit. Je dépose mes ustensiles et pousse mon assiette vers le centre de la table, l'odeur de la sauce hollandaise si appétissante il y a quelques minutes me lève le cœur à présent. À ma plus grande stupéfaction, je découvre un message écrit au stylo bleu sur le napperon en papier : « L' Histoire d'Ophélie ». Cette écriture, je la reconnais sur-le-champ, il s'agit de la même écriture que sur la carte professionnelle d'Olivier Lafrance. Je regarde les gens qui bavardent deux par deux dans le restaurant à la recherche d'un visage familier. Quelqu'un est en train de me jouer un tour, on se fout de ma gueule ! Pourtant, je ne reconnais personne, aucun client ne me regarde ou ne semble même se soucier de moi. Je déchire le message du napperon et le glisse dans ma poche à l'insu de Julie qui divague encore dans son propre univers, impossible qu'elle soit derrière tout ça.

Il est trois heures quand j'arrive enfin à mon appartement. J'ai l'esprit tourmenté et une boule dans l'estomac. Tout est étrangement silencieux et cela me soulage. Enfin un peu de paix,

le bavardage incessant de Julie m'a complètement étourdie. J'aime mettre les pieds dans mon petit appartement rue Boucher. La légère odeur d'humidité, le grincement des vieux planchers de bois franc et le bruit du radiateur qui cogne m'apaisent. Que ce soit petit, vieux et un peu délabré m'importe peu, car c'est chez moi, c'est mon havre de tranquillité. Je fouille dans les papiers qui traînent sur la table de nuit pour y retrouver la carte professionnelle d'Olivier LaFrance. Je place côte à côte les deux messages, la calligraphie est bien la même, on pourrait même croire qu'il s'agit du même stylo.

Neuf heures. Le réveil sonne. J'ouvre les yeux. Mardi, retour au travail. J'essaie d'arrêter l'alarme. Le son ne cesse pas. J'appuie plus fort, toujours rien. Je lance le réveil. Le son se fait toujours entendre et de plus en plus fort. Un marteau. Je cogne, de toutes mes forces, je cogne encore. Le son, toujours ce son qui m'agresse. Je me fâche, saute sur les pièces restantes du réveil, tente à tout prix de faire cesser l'alarme qui crie et crie et crie encore... Une grande respiration me ramène sur terre, j'ouvre les yeux. J'appuie sur mon réveil, toujours intact, pour bénéficier d'un neuf minutes supplémentaire de repos. Je déteste le matin, déteste les réveill-matins, déteste les mardis de retour au travail. Hier, j'ai uniquement divagué entre mon téléviseur et mon frigidaire et je suis toujours abruti par l'ineptie de cette journée. Je tire péniblement mes pieds hors des couvertures et, en m'appuyant aux murs, j'arrive à me traîner jusqu'à la salle de bain. Je m'arrose le visage d'eau glacée, je vois à peine mon reflet dans le miroir, tellement mes yeux sont petits. Je me promène dans l'appartement prisonnière d'une grosse bulle invisible. Toujours endormie, je ne suis pas trop consciente de mes gestes et me cogne contre la table du salon, m'accroche l'épaule contre le cadre de la porte, me prends les pieds dans une chaise de cuisine. Je démarre la cafetière pour réaliser que j'ai oublié de mettre

le café et mange mes céréales directement dans la boîte. La journée s'annonce longue et pénible, mais tout à fait normale.

J'arrive à la bibliothèque quelques minutes à l'avance, j'aime lorsque l'endroit est désert. J'ai l'impression qu'on peut entendre les livres se parler entre eux, s'échanger leurs connaissances, leurs expériences de vie, leurs histoires. Je me promène entre les rayons et les observe en espérant un jour être témoin d'une de leurs conversations. Même l'odeur est différente lorsqu'il n'y a personne, on dirait que cette senteur originale des vieilles bibliothèques revient, qu'on est transporté dans le temps. Gaétan le concierge me laisse toujours entrer même si je suis là trop tôt. Il a été engagé à l'ouverture de la bibliothèque en 2005 tout comme moi, on se côtoie donc depuis environ sept ans et pourtant je ne connais rien de lui. Il est toujours perdu dans ses pensées, bien loin, c'est peut-être pour cette raison que je l'apprécie autant.

Quelques minutes plus tard, Lucienne et Sylvain me rejoignent au troisième étage l'air joyeux et vite je quitte mon petit monde intérieur pour me mêler à la vie des autres. Les histoires de camping et d'enfants m'ennuient terriblement, mais je découvre un autre monde qui selon ce que j'entends est très palpitant pour eux. Je souris, approuve, fais semblant de comprendre leurs petits problèmes quotidiens, de compatir même, avec leurs frustrations concernant le dernier téléroman ou la télé-réalité à la mode.

Lucienne est une femme d'une cinquantaine d'années, bibliothécaire type, elle adore la lecture encore plus que moi si cela est possible. Sous ses airs rigides se cache une femme au

grand cœur, généreuse et dévouée aux autres. Malgré un petit côté débonnaire, elle fait preuve d'une intelligence phénoménale, mais surtout d'une très grande culture littéraire. Lucienne est fière et toujours bien mise, ce qui détonne parfois avec ses manières extravagantes et son rire puissant. Elle porte toujours ses petites lunettes rouges très tendance sur le bout de son nez, ses cheveux châtain foncé sont teints à la perfection pour cacher les signes de la vieillesse. Elle est constamment en train d'examiner son environnement, on a parfois l'impression qu'elle possède une vision rayon X, tellement son regard est scrutateur. Elle a fait une maîtrise en bibliothéconomie et sciences de l'information il y a de cela bien longtemps, elle est la personne de référence au troisième étage. J'ai tout de même un peu de difficulté à comprendre comment une femme qui aime tant parler et potiner s'est retrouvée à passer sa vie dans les bibliothèques. Heureusement, son éternel besoin de parler me facilite la tâche lorsque vient le temps de détourner l'attention qu'elle porte sur moi. Elle veut toujours tout savoir, me pose mille et une questions souvent beaucoup trop personnelles. Comme j'ai rarement envie de lui raconter ma vie, j'utilise l'arme qui fonctionne à tous les coups : je la questionne sur ses enfants. Elle s'emporte, elle jubile, elle raconte et m'oublie toujours en cours de route. Et moi je l'écoute distraitement, contente d'y avoir encore une fois échappé.

Sylvain est dans le début de la quarantaine, lorsqu'il est arrivé à la bibliothèque il était très timide, il parlait peu et se cachait derrière des manières très professionnelles. Avec ses lunettes rondes, ses cheveux aplatis sur la tête et ses vêtements d'une autre génération, il a tout du bibliothécaire effacé, perdu dans ses pensées. Après quelques mois d'efforts de la part de Lucienne, Sylvain a surmonté sa timidité et s'est décontracté au travail. Selon ce que j'ai compris des explications de Lucienne, son ex-femme lui a tout pris. Il vit maintenant seul dans

un quatre et demi dans Hochelaga-Maisonneuve, une chambre pour lui, une chambre pour sa fille de huit ans, Joannie. On discute très peu ensemble, je ne pose pas de questions, il ne m'en pose pas non plus, on s'apprécie en silence. Tout ce que je connais sur sa vie personnelle provient de Lucienne. Elle nous a pris sous son aile Sylvain et moi, je crois qu'elle nous voit comme une œuvre de charité ou quelque chose du genre, elle ne supporte pas notre solitude. Je connais peu les autres employés, je les salue poliment et tente de me rappeler leur nom, mais je ne les écoute jamais vraiment lorsqu'ils me parlent de leurs histoires.

Les journées à la bibliothèque se ressemblent toutes, je ne peux pas vraiment les distinguer les unes des autres. J'observe les gens, les lectures qu'ils font, leur manière de feuilleter un livre, leur niveau de concentration. Les gens sont si souvent ailleurs, perdus dans leurs pensées lorsqu'ils sont assis dans une bibliothèque. Ils regardent par la fenêtre ou fixent un point au mur, jouent avec leurs cuticules d'ongles ou avec leurs cheveux. J'aimerais pénétrer leurs pensées, m'immiscer dans leur tête pour découvrir à quoi ils pensent. Les gens sont tellement différents les uns des autres quand on les observe bien, c'est parfois difficile de croire que nous sommes tous constitués de la même façon. Le cerveau fonctionne d'une manière bien mystérieuse pour moi. La beauté de mon travail, c'est que chaque jour je découvre de nouvelles choses, parfois en observant le comportement des gens, parfois à travers les livres que je classe. On peut découvrir dans les livres une source inépuisable de nouveaux sujets de recherche, de nouvelles théories extravagantes ou encore de telles stupidités qu'il est impossible de comprendre comment ces horreurs ont pu être publiées. Voilà la beauté des bibliothèques : on peut tout y trouver. Toutes sortes de gens, toutes sortes de comportements, toutes sortes d'histoires.

Épuisée par ma journée d'automate à classer des livres et à répondre à des questions toutes un peu plus niaises les unes que les autres, je refuse toutes tâches culinaires et décide de me rendre au petit restaurant au coin de chez moi pour le souper. Bien confortablement installée sur la banquette, je commande une bouteille de vin rouge, un Syrah californien et un plat de pâtes au pesto et tomates séchées. La serveuse m'apporte deux verres vides, s'attendant certainement à l'arrivée imminente d'un comparse pour meubler ma solitude et partager le vin. Autour de moi, toutes les tables sont occupées par des couples ou des trios exaltés qui s'esclaffent et s'expriment avec vigueur. L'endroit est très animé, plein de vie, l'isolement que je représente, seule à ma table, jure avec l'ensemble. Mais les regards de pitié portés sur moi ou le questionnement que je vois dans le visage des autres clients ne m'affectent pas. Lorsque je suis plongée dans mon livre, j'oublie l'univers qui m'entoure et plus rien n'a d'importance.

Pourtant ce soir, mon livre échoue à captiver la totalité de mon attention et ma concentration s'éparpille. À l'extérieur le soleil s'est couché et le temps s'est assombri, quelques gouttes de pluie tombent sur le sol. Les rares piétons se pressent sur les trottoirs pour se trouver un abri. Quelques-uns font leur entrée dans le café avant de se faire prendre par la tempête qui s'annonce. Lorsque la porte s'ouvre un courant d'air humide pénètre dans le café et me donne la chair de poule. J'enroule mon foulard autour de mon cou, plus pour me réconforter que pour me réchauffer. La pluie se met à tomber de plus en plus fort, les gens courent ou se cachent sous les entrées de commerces. Au loin dans une petite ruelle, deux hommes, un plus petit revêtant une veste pâle est appuyé sur le mur, pendant que l'autre caché sous un long un imperméable foncé et un chapeau, s'avance vers lui tranquillement. Je n'arrive pas à voir leur

expression, la pluie devient de plus en plus forte, je distingue à peine les deux silhouettes dans le fond de la ruelle. Pourtant un sentiment de panique me serre le ventre, comme une impression de danger imminent. Je ne peux détacher mes yeux de ces deux hommes, ils me fascinent et m'effraient à la fois. Repoussant la table légèrement je me lève et m'appuie à la fenêtre pour tenter de mieux voir ce qui se passe. L'homme à l'imperméable sort un pistolet de l'intérieur de son manteau et tire sur l'autre homme appuyé au mur. Un bruit violent se fait entendre et un éclair traverse le ciel au même moment. Je pousse un cri de stupeur. Affolée, je tape sur la fenêtre, complètement subjuguée par la scène qui vient de se dérouler sous mes yeux. Je me retourne vers l'intérieur du restaurant où tous les regards sont rivés sur moi.

—Vous avez vu ça ? Mais vous avez vu ? L'homme dehors...

Personne ne réagit, un silence confus s'installe dans la place, ils me regardent tous l'air alarmé sans comprendre ce qui se passe. Sans réfléchir, je me précipite à l'extérieur, je fonce en direction de la ruelle où se trouvaient les deux hommes. Je traverse la rue à toute vitesse et j'évite de peu de me faire frapper par une grosse Chrysler blanche, je trébuche sur le trottoir, me relève, lisse mes cheveux mouillés qui me bloquent la vue et je l'aperçois, là, couchée sur le trottoir... Une femme ! Au lieu de cet homme que j'ai vu tomber il y a quelques secondes, c'est une femme qui gît sur le sol. Je m'approche d'elle pour vérifier si elle respire toujours, son corps est inerte, mais ses yeux sont grands ouverts, comme stupéfiés. Je veux la toucher, lui parler, peut-être appeler une ambulance ou la police, mais je ne peux pas. Je suis horrifiée. Me voilà face à face avec le tableau de ma propre mort. Cette femme couchée sur le sol dans cette ruelle, cette femme ; c'est moi.

Je suis là, nous sommes là, je ne sais plus, sous la pluie, complètement affolée, je cherche

mon souffle sans comprendre ce qui arrive. La pluie frappe le sol bruyamment, les automobiles m'éclaboussent, le tonnerre gronde et moi je reste immobile devant ce spectacle. Lentement une mare rouge se forme autour de mon alter ego toujours immobile sur le sol, je suis témoin de ma propre mort, comme un fantôme du futur, un observateur d'une autre dimension. Est-ce une vision prémonitoire, un avertissement ? Suis-je en train de perdre la tête ? Je reviens sur mes pas, scrute les trottoirs, la rue, le ciel, il n'y a personne. Je pousse un cri à l'aide, mais seul le son de la pluie qui frappe le ciment me répond. Un frisson me parcourt tout le corps. La pluie a traversé mes vêtements qui me collent à la peau, mes cheveux ruissellent sur mon visage et mes pieds flottent dans mes espadrilles. Je n'ose pas retourner dans la ruelle, l'image de ma mort est trop terrifiante. Je me dirige vers le restaurant à la recherche d'une explication, d'un indice, de quelque chose pour démentir l'hypothèse de ma folie. J'ouvre la porte du restaurant et j'ai l'impression que le temps s'est figé, tous les gens immobiles à l'intérieur me questionnent du regard. Personne n'ose poser de questions, mais je les entends murmurer : « Mais qu'est-ce qui lui prend à celle-là ? Elle n'est pas bien c'est sûr... Elle a eu peur de l'éclair peut-être ». Je n'y prête pas attention, je suis sous le choc. La serveuse s'approche de moi et m'agrippe gentiment le bras, elle articule quelque chose, mais je ne perçois aucun son. L'eau coule tout le long de mon visage, dans mes yeux, dans mon cou, dans mon dos, une énorme convulsion me contracte tous les muscles du corps. Je revois sans cesse la scène, comme de puissants flashes, l'homme à l'imperméable tirer sur l'autre homme, le bruit sourd du coup de pistolet résonne dans ma tête et puis mon sosie qui baigne dans son sang, tout ce sang qui se vide de son corps identique au mien. Je marche jusqu'à ma table comme un automate, je ramasse mon sac à main, sors un billet de cinquante dollars de mon portefeuille, le dépose près de mon assiette, avale d'une traite le restant du vin, ramasse mon manteau et pars sans dire un mot. Dehors la pluie frappe toujours

violemment, mais je ne la sens plus, je marche à pas lents le regard fixé sur l'horizon nuageux.

Le temps s'est évanoui. J'ai marché, marché pendant des heures à travers la ville, mais je n'ai aucun souvenir, pas la moindre idée de comment je suis retournée chez moi, pourtant je sais que j'ai marché longtemps, mes souliers sont complètement détruits par la pluie et mon corps tremble de froid et d'épuisement. L'horloge sur le mur indique minuit. Je ne me rappelle rien, je ne sais pas où je suis allée, par où je suis passée, ce que j'ai fait, à quoi j'ai pensé. Un trou noir. Je me débarrasse de mes vêtements trempés, les laisse étalés sur le sol de l'entrée pour prendre une douche bouillante. Je frissonne de la tête aux pieds. Je veux effacer cette journée de ma mémoire, l'oublier, ne plus jamais y penser. À quelle maladie mentale associe-t-on les hallucinations ? La schizophrénie ? Est-il possible que je sois en train de perdre la raison ? L'eau me réchauffe et mon corps cesse de trembler, mes muscles se détendent et ma peur s'évanouit quelque peu. Mais l'image reste imprégnée dans ma tête et j'ai beau vouloir l'effacer elle revient, se mélange à toutes mes pensées, toutes mes images, elle contamine mes souvenirs et mes réflexions. Je dois vérifier, s'il y a eu un meurtre, comme je l'ai bel et bien vu dans une ruelle de Montréal, on en parlerait dans les journaux. Ce serait en première page du *Journal de Montréal*, de *La Presse*, du *Devoir* même, ils en parleraient tous. Je sors de la douche, enroule une serviette autour de moi sans m'essuyer et me précipite vers l'ordinateur. Je m'arrête net, sous le choc, un désordre incroyable règne dans la minuscule pièce qui me sert de salon. Les murs sont tapissés de petites fiches de différentes couleurs remplies de notes. Il y en a partout, du plancher au plafond, ces fiches sont fixées aux murs l'une en dessous de l'autre, une par-dessus l'autre, certaines gisent sur le sol déchirées, tout près un ramassis de feuilles blanches éparpillées avec des dessins simplets ou de gros numéros inscrits au marqueur noir.

Les coussins du divan traînent sur le sol, des verres vides reposent tout près, des crayons multicolores roulent sous les divans. Le chaos. Une fois le choc passé, un sentiment de panique monte en moi. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ici ? Mais surtout, qui a bien pu passer par ici ? Quelqu'un est entré chez moi ! Quelqu'un est peut-être encore chez moi ! Je traverse le salon sur la pointe des pieds pour ne rien déplacer et je place mon oreille sur la porte de la cuisine. Aucun bruit. J'entrouvre la porte pour y jeter un coup d'œil, tout semble à sa place, aucun signe de vie. « Il y a quelqu'un ? ». Bien entendu personne ne répond. Je fais le tour de la pièce, rien ne semble anormal ou déplacé. Je crie plus fort, comme dans un mauvais film d'horreur « Allô ? Il y a quelqu'un ? » Toujours rien. Le silence est aussi total qu'il peut l'être en ville. Je fais tout de même le tour de ma chambre à coucher afin de me rassurer, tout est en place, il ne manque rien, rien n'a été forcé ou brisé. Pourtant, je n'ai pas rêvé, le salon est rempli de ces notes divisées par couleurs comme s'il s'agissait de différents sujets ou encore de scénarios ou de chapitres ? Je m'approche tranquillement, j'ai l'impression qu'un geste brusque risque de tout faire disparaître, cela me semble tellement irréel que je ne suis pas certaine si je n'hallucine pas encore une fois. Je pose la main sur le mur, les cartons sont bien réels, fixés au mur avec du papier adhésif. J'observe l'écriture et je reste pantoise quelques secondes. Je cours dans ma chambre récupérer la carte professionnelle et le bout de napperon que j'ai conservés. Il s'agit bien de la même écriture. Une seule et unique personne s'acharne à me laisser des messages partout où je me trouve, même dans mon propre appartement. Je grimpe sur le divan afin de lire la série de cartes roses apposées aux murs. S'il existe un certain ordre dans cette confusion, la logique serait que cette colonne soit le début. L'écriture semble précipitée, comme si la personne était pressée ou encore très excitée, j'ai de la difficulté à lire le premier carton, je déchiffre quelques mots seulement « homme-chat, rêve, yeux/ regard ». Je ressens un léger

pincement au cœur, en repensant à l'homme que j'ai vu dans mon rêve qui s'est subitement transformé en chat, il n'y a plus de coïncidences, tout cela est trop gros, trop vrai, trop étrange, je n'y vois plus clair. J'empoigne rapidement le deuxième carton avec appréhension, un mélange de peur et d'excitation m'encourage à découvrir la suite. « Rencontre d'un homme dans un bar, parfum envoûtant, Armani ?, *one-night stand*, solitude/ refus de quelque chose de vrai ». Je détache la carte du mur afin de bien relire les mots qui la constituent. Est-ce que cela est possible ? J'agrippe la carte suivante « Incapacité de connecter avec les autres, déjeuner avec Julie, début des hallucinations ». Absurde, invraisemblable. J'arrache une autre carte, puis une autre... La panique me gagne, dans un élan de fureur j'arrache toutes les cartes du mur, je n'arrive pas à y croire ! Ma vie dans tous ses moindres détails est écrite sur ces cartons multicolores, tout ce qui m'est arrivé dans la dernière semaine se trouve là ! J'ai le cœur qui se débat dans ma poitrine, ma respiration s'accélère et je sens la sueur couler le long de mes tempes. Je manque d'air, de gros points noirs me torturent la vision, je perds l'équilibre. Je m'assois en boule sur le sol et tente de me calmer, mais trop d'informations me martèlent le cerveau. Je tente de trouver une explication logique, d'être rationnelle, mais l'angoisse est de plus en plus forte. Je savais que quelque chose n'allait pas chez moi, mais je n'arrive pas à m'expliquer le lien, toutes ces manifestations étranges sont-elles reliées les unes aux autres ? Comment ? Quelqu'un me suit, m'observe, est obsédé par moi ? Il y a sur ces cartons beaucoup trop d'informations personnelles sur ma vie privée, sur mes sentiments, sur ma manière de vivre, de penser. Il y a tellement de détails précis qu'on croirait presque mon journal intime, c'est un voyage à l'intérieur de mon cerveau qui s'étale sur mes murs. Non. Tout cela n'a aucun sens. Je récupère tous les cartons que j'ai laissé tomber sur le sol. Assise par terre le dos appuyé sur le divan, je lis lentement, attentivement, un par un, tous ces mystérieux cartons pour trouver

des indices, des explications, des signes, n'importe quoi pour m'aider à comprendre ce qui est en train de m'arriver. Plus je lis, plus j'ai de la difficulté à respirer, tout y est avec des détails si précis que moi seule aurais pu connaître. Tout cela est complètement irréel. Sous le divan tout près d'où je suis assise, je remarque que j'ai oublié un carton, j'étire le bras pour le ramasser, je ferme les yeux un instant et me donne une légère claque dans le visage avant de lire le contenu de cette carte comme pour m'assurer que je ne suis pas en train de rêver. « Fin ? Assassinée dans une ruelle ? ? ». Ce mot résonne dans ma tête comme un disque qui saute, « assassinée, assassinée, assassinée ». Et je revois cette image de moi qui baigne dans mon propre sang les yeux grands ouverts. Il s'agissait donc d'une prémonition ? Quelqu'un a vraiment l'intention de me tuer ! Mais pourquoi ces points d'interrogation ? Comme si on doutait encore de ce qui devait m'arriver, ou bien quelqu'un n'avait pas tout à fait choisi le sort qui m'attendait. Suis-je la cible d'un tueur en série ? Mais pourquoi laisser tous ces indices chez moi, pourquoi me laisser savoir ce qui m'attend et ce qu'il connaît de moi ? Je me sens étourdie et très faible soudainement, tout cela n'a aucun sens. Je cours jusqu'à la salle de bain, me penche au-dessus de la toilette juste à temps pour vomir tout mon souper. Je m'effondre sur le plancher et laisse tomber ma tête sur mes bras qui embrassent la toilette. La pièce entière semble tourner autour de moi comme si j'étais très ivre tout à coup. Je prends de grandes respirations et ferme les yeux... tout ira mieux demain, tout ira mieux demain.

Un bruit assourdissant de cloches d'église me réveille en sursaut. Je regarde autour de moi sans vraiment comprendre où je suis pendant un court instant, pourtant je suis bien chez moi, couchée dans mon lit, dans ma chambre. Je soulève les couvertures et découvre que je porte même mon pyjama. J'essaie de me rappeler les derniers faits, mais j'ai l'impression de

m'êtré cogné la tête, toute cette histoire n'est pas claire, j'ai l'inquiétant sentiment qu'il me manque des moments cruciaux de ma vie. Puis ça me revient, les cartons, le désordre... Je saute en bas du lit pour me précipiter dans le salon... Tout est propre, tout est rangé, aucune trace des cartons multicolores. Impossible ! Ils doivent se trouver quelque part, je soulève tous les coussins du divan, passe ma main sous la doublure, ouvre tous les tiroirs, retire tous les livres de la bibliothèque, vérifie sous la télévision, sous le DVD, sous les meubles, dans les armoires de cuisine, dans la salle de bain, dans ma chambre, dans tous les garde-robes, dans mon sac à main... rien. Ils ne sont plus là, disparus, volatilisés. Ont-ils non seulement déjà existé ? L'envie de vomir me reprend et je dois m'asseoir pour éviter de tomber inconsciente. Je sais pourtant que je n'ai pas tout imaginé, je sais que je ne suis pas complètement folle. Quelque chose ne va pas, il y a quelque chose d'anormal, mais je n'arrive pas à mettre mon doigt dessus, j'ai l'impression que tout file sans que je ne puisse rien en saisir.

J'enfile un jeans et un t-shirt et je me brosse les dents sans trop de vigueur. Je dois poursuivre ma vie, faire comme si tout allait bien, manger, dormir, aller travailler. Dehors, un soleil doux rayonne et fait lentement sécher les trottoirs toujours inondés par la tempête de la veille. Je m'arrête au Second Cup du coin pour m'acheter un café corsé format géant. À l'intérieur tout semble si normal qu'une légère angoisse m'envahit, j'avais secrètement espoir que le monde entier soit détraqué et pas seulement moi. Un homme et deux femmes attendent en file pour commander, les yeux rivés sur leur téléphone, un homme assis à une table lit son journal tout en mangeant un croissant qui s'émiette sur son gros ventre et une jeune fille regarde les passants par la fenêtre les deux mains autour de sa tasse. Derrière le comptoir, la jeune

barista souffle sur une mèche de cheveux qui lui tombe constamment dans les yeux pendant qu'elle fait mousser le lait. Je suis redevenue spectatrice, tous les événements de la veille se sont évanouis dans le temps et dans l'espace, la vie défile, elle continue, sans moi. Tous ces gens se sont réveillés ce matin, ils ont entamé leur routine habituelle, prendre une douche, s'habiller, se brosser les dents, déjeuner, venir chercher leur café, se rendre au travail sans soucis, sans inquiétude parce que la vie poursuit son cours, avec ou sans moi, elle se poursuit. Mais je ne peux m'empêcher de me demander si une de ces personnes n'est pas mon tueur, ou du moins cet espion qui récite ma vie comme une histoire. La barista m'interpelle, elle veut prendre ma commande, je la regarde sans trop comprendre jusqu'à ce qu'un homme derrière moi me tape sur l'épaule.

— Madame, c'est votre tour. Pouvez-vous vous dépêcher ? Je suis pressé.

— Oui, oui, bien sûr. Un grand café. Corsé. S'il vous plaît.

La barista me fait un petit signe de tête tout en fixant l'homme derrière moi pour le remercier du regard. Lorsque je plonge ma main dans mon sac pour sortir mon argent, j'échappe quelque chose sur le sol, je tends mon billet de dix dollars à la barista qui s'impatiente et me penche pour ramasser ce qui vient de tomber. Sur le sol, un petit carton vert. Je le ramasse précipitamment, subjuguée par son apparition inattendue, je le remets dans mon sac rapidement comme s'il s'agissait d'un secret d'ordre national. Je laisse un gros pourboire et quitte l'endroit rapidement. Le carton est vide, il n'y a pas de message dessus, mais il s'agit bien du même type de carton que j'ai trouvé la veille chez moi. Quelqu'un dans ce café l'aurait donc glissé dans mon sac pour m'effrayer, me rappeler de rester sur mes gardes, ou je deviens complètement paranoïaque ? La marche vers la bibliothèque se fait mécaniquement, j'essaie de vider mon esprit, ne pas m'aventurer dans des pensées trop profondes, ne pas réfléchir, seulement me

concentrer sur mes pas et ma respiration, mais je ne peux m'empêcher d'accélérer, car l'impression d'être suivie me tenaille.

Une fois au travail le jacassement continu de Lucienne m'empêche de trop penser et apaise mes angoisses, j'arrive à me détendre légèrement. Lorsque Lucienne propose d'aller prendre un verre après le travail je saute sur l'occasion, à sa grande surprise. J'ai tendance à refuser les invitations, je déteste les sorties de groupe en général, mais ce soir, l'idée de me retrouver seule me terrorise, je suis prête à écouter n'importe quelle histoire sur les joies de la banlieue et des enfants plutôt que de retourner seule dans mon appartement.

Tous les trois, on se dirige vers le Pub du Quartier Latin peu après dix-neuf heures, Lucienne est enthousiasmée comme une jeune adolescente qui rentre pour la première fois dans un bar.

— Ça fait si longtemps je ne suis pas sortie, je ne me rappelais plus de quoi ça avait l'air.

On s'assoit au bar ? Sur les tabourets là-bas ? s'exclame Lucienne très excitée.

Je crois bien que le confort de la banlieue finit par l'ennuyer après un certain temps, cette sortie dans la grande ville la remplira de joie pour le prochain mois à venir sans aucun doute. Assise au bar, Lucienne commande une bouteille de vin rouge pendant que je m'absente quelques minutes pour aller à la toilette. Dès que je reviens, un verre bien rempli m'attend, la première gorgée m'enivre, je peux sentir la trajectoire du liquide à travers mon corps et je sens mes muscles se relâcher légèrement. Le vin m'apaise et je deviens plus patiente pour écouter les histoires de Lucienne. Elle nous met à jour sur sa vie familiale. Son mari Yvan est directeur d'une grosse compagnie d'informatique. Il est souvent parti en voyage un peu partout en

Amérique du Nord et Lucienne reste seule avec ses enfants. Je crois qu'elle s'est installée dans une routine et que les histoires de ses enfants sont la seule source d'excitation pour elle, voilà pourquoi elle en parle si souvent et avec tellement d'emballement. Elle vit à travers les aventures de ses enfants et oublie parfois sa propre existence pour se dévouer à eux. Sylvain reste silencieux sur son banc, il boit son verre de vin avec beaucoup d'intérêt et s'en verse un autre. Lucienne lui lance un regard inquiet. Plus il se referme sur lui-même, plus elle se démène pour attirer son attention, elle gesticule et parle fort, lui tapote le bras amicalement sans grand résultat. Le pub est tranquille en ce mardi soir, il y a quelques couples qui discutent ou se regardent dans le blanc des yeux, deux hommes avec un ordinateur qui parlent d'affaires au bar et un groupe de cinq jeunes qui rient fort en tapant sur leur table pour confirmer leur hilarité. Assis seul près d'une fenêtre, un moine bouddhiste regarde à l'extérieur, un coca-cola à peine entamé devant lui. Il porte une longue robe orange et n'a pas un seul poil sur la tête. Lucienne me donne un léger coup de coude pour que j'observe le moine qu'elle est en train de détailler. Il a l'air complètement perdu dans ses pensées, presque en transe.

— Vous ne trouvez pas qu'il dégage une sorte d'énergie particulière ? C'est comme s'il...

— Est-ce que tout va bien ici ? interrompt le barman.

Je me retourne pour lui faire un signe de tête afin qu'il nous laisse tranquilles, mais je reste stupéfaite devant son visage tellement familier. Olivier Lafrance.

— Olivier ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Alors le vin vous plaît ? Je vous apporte des verres d'eau peut-être ? me répond-il sans porter attention à ma question.

— Tu t'appelles Olivier n'est-ce pas ? On s'est rencontrés il y a quelques jours.

- Désolé Ophélie, tu dois me confondre je ne t'ai jamais vue, mais ça me fait plaisir de faire ta connaissance.
- Sérieusement, tu ne te souviens pas de moi ? J'étais chez toi tu m'as laissé ta carte professionnelle !
- Je crois que je me rappellerais si une belle fille comme toi était venue chez moi et puis, je n'ai pas de carte professionnelle, je suis barman.
- Wow ! Eh bien pardonne-moi, je suis confuse, définitivement tu as un sosie.
- Ou peut-être que tu me vois dans tes rêves, Ophélie... dit-il en me caressant la main et m'adressant un clin d'œil complice.

Je le regarde s'éloigner bouche bée, il n'y a aucun doute, c'est bien Olivier Lafrance, comment connaîtrait-il mon nom autrement ? Mais pourquoi me mentir sur son identité ? Pourquoi ne pas avouer simplement ? Mais quel être étrange ! Je me retourne vers Lucienne pour lui raconter mon aventure avec Olivier, mais le siège tout près de moi est occupé par un homme dans la mi-quarantaine.

- Excusez-moi Monsieur, mais ce siège est occupé.
- Oui, occupé par moi, ça fait au moins une heure que je suis ici chérie.
- Mais non puisque j'étais avec deux amis, assis ici même !
- Tes amis doivent être imaginaires ma pauvre fille ou ils se sont sauvés en cachette parce que tu es seule depuis que je suis arrivé.
- Mais non ! J'...

Je m'arrête au milieu de ma phrase, ne voyant pas l'intérêt de me débattre avec cet homme condescendant qui ne sait pas de quoi il parle. J'observe le bar afin de trouver mes deux collègues et je les vois au fond assis face à face. Rassurée, je me lève avec mon verre de vin et

me dirige vers leur table.

- Vous auriez pu me le dire que vous aviez changé de place, j'ai eu l'air d'une folle auprès de l'homme au bar.
- ...
- Pourquoi vous me regardez comme ça ?
- Excuse-moi ma belle, mais je crois que tu nous confonds avec d'autres.
- Ha ! Ha ! Très drôle Lucienne, dis-je ironiquement.
- Moi c'est Louise et je ne crois pas qu'on s'est déjà rencontrées.
- Ok ça suffit là ! Ce n'est pas drôle !
- Non effectivement, ce n'est pas drôle, je ne connais pas de Lucienne, mon nom est Louise et lui c'est Gilles.

Un mauvais tour, on est en train de me jouer un mauvais tour. Mais le regard de cette femme identique à Lucienne est si intense, tellement dépourvu d'envie de rire que je ne peux m'empêcher de m'éloigner. Je cours vers la sortie comme si j'avais vu un fantôme, une force me martèle le cœur de l'intérieur et je n'arrive plus à respirer. Une fois dehors une bouffée d'air pénètre enfin mes poumons, je tombe à genoux et retrouve tranquillement un semblant de calme. En relevant la tête, je le vois, il est là, l'homme-chat, il marche d'un pas rapide sur le trottoir en face, je me relève pour le poursuivre, il tourne dans une ruelle, j'accélère le pas pour le rattraper, la ruelle est vide.

Assise à la table du café, j'observe la petite aiguille se déplacer dans l'horloge accrochée au mur de briques en face de moi. Onze heures trente-cinq, Julie est encore en retard. Sous le bruit du lait qu'on fait chauffer et les bavardages des quelques clients assis aux tables près de

moi, je perçois le murmure de la chanson *Let Her Go* que je reconnais pour l'avoir écoutée à de multiples reprises. Julie s'assoit en face de moi laissant échapper un lourd soupir.

— Je suis vraiment contente de te voir ! Tu ne devineras jamais ce qui m'arrive, je suis tellement triste O. ! Si tu savais !

Je la regarde en silence, la détaille attentivement, ses cheveux blonds en bataille, ses cernes noirs sous ses yeux rougis, son gilet qui tombe sur une épaule. Et ça me frappe, je le sais, je sais ce qui lui est arrivé, je sais qu'elle est triste, je connais toute son histoire. J'ai déjà vécu ce moment. Autour de moi, j'ai déjà vu ces clients assis à cet endroit précis, je reconnais leurs rires, leurs exclamations, je reconnais chaque petit geste maladroit que fait Julie assise là, à cette table, à cette heure. Rêve prémonitoire ? Non, j'ai sans aucun doute déjà vécu ce moment précis. Je cligne des yeux quelques fois et soudainement le temps se fige. J'ouvre les yeux et tout s'est arrêté, plus personne ne bouge, plus personne ne respire, la petite aiguille de l'horloge est immobile entre le cinq et le six, il n'y a plus un son, plus une parole et au fond du café je l'aperçois, il est là et il m'observe crayon à la main comme si tout cela était le plus naturel du monde. Il est le seul qui bouge encore, le seul qui défie la paralysie de cet instant. Il lève sa tasse de café tranquillement et la porte à ses lèvres tout en m'observant avec ses grands yeux noisette. Je rêve, j'hallucine, lui, encore lui. Je décide de me lever, d'aller le confronter, trouver qui il est, ce qu'il me veut. Je tente donc de pousser ma chaise, de me mettre sur mes pieds et de marcher vers cet inconnu, cet homme-chat qui me hante, mais mon corps ne me répond pas, je suis clouée sur place, mes jambes ne bougent pas, mes bras ne bougent pas, mon corps en entier est statufié. J'ai beau forcer, me concentrer, seule ma pensée m'appartient, je n'ai plus aucun contrôle sur moi-même. Puis mes yeux clignent de nouveau et la musique reprend suivie rapidement des discussions, du bruit de la cafetière, des assiettes et des verres qui se cognent,

de Julie qui soupire. La petite aiguille atteint le six et mes jambes poussent la chaise sur laquelle je suis assise. Je bouge les pieds, mon ventre se gonfle au rythme de ma respiration, le serveur continue sa course avec sa cafetière à moitié pleine, mais en face de moi, à l'autre extrémité du café, il a disparu. Une tasse abandonnée gît sur sa table où, une fraction de seconde plus tôt, je l'ai vu bien installé sur sa chaise, me fixant, se moquant de mon incompréhension, riant de ma folie, de mon innocence. Je prétends devoir aller à la toilette et me dirige vers sa table. Tout près de la tasse encore pleine de café chaud, un crayon a été oublié. Sur le napperon en papier je peux percevoir quelques gribouillis. « Réécriture, retravailler scène, éliminer personnages... ». Je n'arrive pas à lire le dernier mot, car il a été effacé, je lève le napperon pour le placer devant la lumière et réussis finalement à le déchiffrer : « Julie ». Aussitôt, un peu paniquée je me tourne vers ma table, Julie n'y est plus. Son sac à main est toujours là, mais pas de Julie. Les toilettes. Je me précipite vers l'arrière du café en criant le nom de Julie, je pousse la porte des toilettes « Julie ? Julie, t'es là ? » Les toilettes sont vides, j'observe chaque table du restaurant, le bar, Julie n'y est pas. Je demande au serveur s'il ne l'aurait pas vue, il me répond par la négative, un peu étonné. J'empoigne mon cellulaire pour l'appeler, mais je ne trouve pas son nom parmi mes contacts, je n'ai plus son numéro de téléphone. Julie n'existe plus ? Pourtant, elle devait bien être ici puisque son sac est resté sur la chaise, je l'ai bien vue, je lui ai bien parlé. Je sors du restaurant, la rue est complètement déserte, pas un seul piéton, pas une seule voiture, aucune trace de Julie. Je marche quelques pas vers le milieu de la rue pour regarder au loin, la ville entière semble morte, le ciel s'est couvert, le vent s'est levé, un orage approche on peut sentir l'électricité dans l'air. Je retourne vers le café, tire la porte et entre, mais ce n'est plus le café, il n'y a plus de table, plus de clients ou de serveur, plus de bruits ou de musique, seulement des étagères avec des livres, des ordinateurs et des bureaux... je suis au troisième

étage de la bibliothèque. Je suis subjuguée, je me retourne, ce n'est plus la porte du café, mais bien celle de l'ascenseur qui se referme derrière moi, je suis bel et bien à la bibliothèque. À la bibliothèque ! Je m'approche d'une étagère et pose ma main dessus afin de m'assurer qu'elle est bien vraie, qu'elle est bien là, que je ne suis pas en train de rêver. Je sens la fraîcheur du métal à l'intérieur de ma paume, je prends un livre et le pèse, je le renifle, l'ouvre, il est bien là, je peux même lire son titre. Tout à coup, je sens quelque chose se poser sur mon épaule, je me retourne sans parvenir à étouffer un cri. Lucienne est devant moi un grand sourire accroché aux lèvres.

— Excuse-moi ma belle je ne voulais pas te faire peur. Tu viens ?

— Je... eh bien, je ne sais pas trop. Lucienne ? Je viens où ?

— Tu dors encore ma belle Ophélie, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu te rappelles qu'on a une formation sur les archives dans l'auditorium n'est-ce pas ?

— Ah ! Euh oui, oui bien sûr, la formation.

Voyant mon air confus, Lucienne me prend par le bras et me pousse doucement jusqu'à l'ascenseur. Trop bouleversée pour réagir je me laisse faire et j'avance, soumise. Lorsqu'on met les pieds dans l'auditorium, Sylvain, toujours très ponctuel, est déjà là et d'un signe discret nous invite à nous asseoir près de lui. Lucienne comme à son habitude est très emballée et grimpe les escaliers deux par deux pendant que je la suis comme un automate. Je ne réponds plus de mes actions, mes muscles s'activent par eux-mêmes, je ne contrôle plus rien, encore incapable de comprendre ce qui m'arrive. J'observe le décor et les gens qui m'entourent à la recherche d'indices qui pourraient expliquer ce qui m'arrive, qui pourraient confirmer que je suis bien ici en train de vivre ce moment et non pas en train de rêver. Lucienne, assise entre Sylvain et moi, fouille activement dans son sac, elle adore les matinées de formation, cela lui rappelle ses beaux

jours sur les bancs d'université. Crayon et cahier de notes en main, elle est prête pour son apprentissage. Les gens rentrent au compte-gouttes l'air endormi, beaucoup avec un café à la main. Au bout de la salle je remarque Lydia appuyée sur son accoudoir les yeux fermés à côté de son copain le Rouquin, Charles entre en se grattant vigoureusement la barbe, Lionel s'assoit dans la première rangée accompagné d'autres employés dont j'ai oublié le nom : le Gros, le Comique et le Chauve. Peu à peu la place se remplit et la tranquillité relative se transforme rapidement en chahut. Des bribes de différentes conversations me viennent aux oreilles d'un peu partout, ça parle de politique, de films, d'enfants, de livres, de mari, de gardiennes... J'ai presque l'impression que tout est normal, que ma vie suit son cours parmi tous ces gens qui existent autour de moi, comme tous les jours ils viennent travailler sans trop se poser de questions et discutent entre eux de leur petite routine. Puis, je ne discerne plus rien, toutes les conversations s'emmêlent dans une cacophonie étourdissante. Ce ne sont que des sons, des sons de toutes les tonalités, de toutes les intensités, beaucoup trop de sons. Je ferme les yeux pour me déconnecter de ce tumulte. J'essaie de me concentrer sur ma respiration et d'éliminer tous les bruits extérieurs. J'inspire en gonflant le ventre le plus possible et puis j'expire lentement, j'ins... Quelqu'un vient de prononcer mon nom. Je me retourne vers la rangée derrière moi. Le Moustachu discute avec Rose ou Rosianne, je ne suis pas certaine, sans me porter la moindre attention, à sa gauche un autre homme que je ne connais pas tape sur son cellulaire. Louis et Gisèle ricanent, un homme et une femme côte à côte boivent leur café du même mouvement lent et précis, la Petite lit son livre les yeux plissés, la tête appuyée dans la paume de sa main, personne ne semble s'intéresser à moi. Les bavardages continuent de s'entremêler dans l'auditorium. Mon nom résonne encore une fois. J'observe tous les gens près de moi, dans l'allée, à l'arrière, à l'avant, je me redresse dans mon siège, personne ne m'adresse la parole,

pourtant j'ai bien entendu quelqu'un m'appeler. Lucienne m'observe l'air intrigué.

— Ça va ? Qu'est-ce que tu regardes ? me demande-t-elle.

— Rien, je suis sûre d'avoir entendu mon nom, tu n'as pas entendu quelqu'un m'appeler ?

— Non, rien entendu.

— Bon j'hallucine des choses apparemment, lui dis-je avec un sourire forcé.

Elle me sourit et retourne son attention vers son cahier de notes. Puis, encore une fois, je l'entends, mon nom est prononcé, derrière, puis devant, puis de tous les côtés, mon nom est proféré partout sans cesse. Toutes les conversations ont cessé, seul mon nom est répété et répété par tout l'auditorium, « Ophélie! Ophélie ? Ophélie... », je me lève, je regarde, je tourne sur moi-même, je me bouche les oreilles à deux mains, je ferme les yeux, je crie : « arrêtez ! ». Le silence. Il n'y a plus un bruit, seulement un sifflement constant dans mes oreilles. Ils me regardent tous. Tout l'auditorium m'observe. Sylvain me tire le bras pour que je me rasseye, ses lèvres bougent, je n'entends pas, il n'y a qu'un sifflement aigu. Je me rassois. Lucienne me tapote l'avant-bras avec douceur, l'inquiétude se lit sur son visage. Elle me flatte le dos, me parle, je n'entends rien. Je dois sortir d'ici, me sauver d'ici, le sifflement devient de plus en plus fort. Je me lève, prends mon sac, et balbutie une excuse bidon pour Lucienne et Sylvain, mais lorsque je me retourne vers eux ce n'est plus leur visage qui me fixe, mais bien le mien, c'est mon visage partout, un auditorium entier de visages identiques au mien des dizaines et des dizaines de clones de moi-même me regardent avec grand intérêt. Je cours. Je ne réfléchis plus, je cours le plus vite possible hors d'ici. Je sors dans la rue, je ne peux pas m'arrêter, une seule chose m'importe : m'éloigner le plus vite possible d'ici, courir aussi longtemps que mon corps me le permettra. Mais je réalise trop tard que la ville ne s'arrête pas pour moi, soudainement les bruits urbains refont surface, le trafic, les klaxons, les sirènes de police, j'aperçois trop tard une

automobile qui fonce droit sur moi, un cri, des freins sur l'asphalte, je sens mon corps s'élever dans les airs et ma tête qui se fracasse sur le sol et plus rien.

Une secousse me réveille et je dois m'agripper à mon siège pour ne pas tomber à la renverse. Mon cœur bat trop vite dans ma poitrine et j'ai de la difficulté à respirer, ma vision est embrouillée, ma tête tourne, je vais mourir, je suis en train de mourir. Je revois l'automobile qui fonce droit sur moi, mais... je suis en vie. Assise dans un wagon de métro ?! Les autres passagers tout près de moi n'ont pas bronché comme si personne ne s'était rendu compte que j'étais soudainement apparue dans ce wagon, comme si j'avais toujours été là. Une femme enceinte est assise près de la porte une main sur son ventre, une autre plus vieille tient bien serré son sac à main, un vieillard regarde par la fenêtre le menton appuyé sur sa canne, un adolescent tape du pied au son de sa musique trop forte, une femme en complet est absorbée par son BlackBerry, un étudiant porte fièrement son carré rouge le regard perdu dans les affiches publicitaires, une jeune fille remonte ses lunettes sur son nez, les yeux plongés dans un immense roman. Je me donne une claque au visage pour me réveiller, je vis un cauchemar, un cauchemar beaucoup trop réel. Un vagabond s'approche de moi la main tendue. Une forte odeur d'urine se dégage de lui et me lève le cœur. Son visage est noirci par la saleté tout comme ses mains et ses ongles. Il porte une chemise à carreaux rouges et noirs avec un long manteau déchiré par dessus, de grosses bottes de construction noires et des pantalons cargo bleus. Ses cheveux sales luisent sous son chapeau de pêche vert kaki. Il me tend la main sans dire un mot en me regardant dans les yeux. Ses yeux sont à la fois tristes et absents, comme si la tristesse en était devenue indolore, naturelle. Je lui murmure un petit « désolée » et secouant la tête, il met ses deux doigts devant sa bouche mimant l'action de fumer. « Non, je ne fume pas, désolée ».

Sans montrer aucune émotion, le visage complètement neutre, il se déplace vers mon voisin de banc et recommence les mêmes mimiques me laissant m'étouffer dans son odeur âcre d'urine. Autour de moi, les gens l'observent avec dégoût le nez caché dans leur gilet ou leur foulard. Je ne peux m'empêcher de faire de même. L'intensité de l'odeur est perturbante, mon estomac se tord et menace de faire ressortir son contenu. Je me lève pour aller m'asseoir un banc plus loin. La femme au sac à main me suit, visiblement révoltée elle aussi par l'odeur. Je sens quelqu'un me taper sur l'épaule gauche, surprise je me retourne rapidement. Le même vagabond se tient à quelques centimètres de moi, la main tendue pour recevoir l'aumône, il plonge son regard dans le mien et me demande à nouveau du change, je secoue la tête, il me demande une cigarette. Un cri sort de moi sans que je l'aie calculé « NON ». Il m'agrippe le bras, ses ongles me rentrent dans la peau. Je suis trop effrayée pour dire quoi que ce soit, il me fixe intensément. Ses lèvres restent immobiles, mais son regard dit tout. Pendant une fraction de seconde, son visage se change et sous la saleté apparaît un homme aux traits fins et délicats, des traits que je connais trop bien. Sylvain. Une odeur de roses fraîchement coupées m'enivre les narines. « Sylvain ? » Il relâche sa poigne et du même coup me pousse à l'extérieur du métro au moment où les portes s'ouvrent. La peur au ventre, ahurie par ma vision, je regarde le vagabond resté dans le wagon, il a retrouvé son allure initiale, un tas de haillons, un visage sale à barbe longue, un homme piteux qui traîne sa saleté et sa pauvreté comme un fardeau. Il me regarde sans émotion. Les gens me jettent des coups d'œil suspects, mais ne réagissent pas. Je m'appuie au mur derrière moi et tente de me calmer, mon cœur bat très fort dans ma poitrine comme s'il voulait en sortir. J'ai l'impression que je peux toujours sentir l'odeur de roses fraîches comme si l'émanation m'avait suivie.

La musique est trop forte, on arrive à peine à s'entendre penser. Des centaines de corps en sueur s'exaltent, complètement ensorcelés par cette musique tonitruante. Les projecteurs dansent dans l'obscurité, lançant des faisceaux lumineux multicolores. Des jeunes filles extatiques, les bras dans les airs, crient et sautent en pointant le DJ qui surplombe la foule avec un petit sourire en coin. Appuyée sur le mur dans le fond du bar, j'observe ces gens beaucoup trop enthousiastes, qui vivent comme s'il n'y avait pas de lendemain. Je me sens ivre, mais je n'ai aucun souvenir d'avoir bu quoi que ce soit. Je n'ai aucun souvenir de m'être rendue jusqu'ici. Un homme m'attrape la main pour me traîner vers la piste de danse, je refuse poliment. Il s'éloigne tout en dansant pour se trouver une nouvelle proie un peu plus docile. Je fouille dans mes poches pour y récupérer mon téléphone cellulaire, deux heures trente du matin. Je devrais rentrer chez moi. Si au moins je savais où j'étais, mais tout est confus dans mon esprit, je me sens ivre, je ne peux pas réfléchir. Je mets un pied devant l'autre, mais la pièce bouge avec la musique, je perds l'équilibre. Je vois le sol qui se rapproche, alors sans réfléchir je m'accroche à lui, cet homme qui se trouve tout près de moi. Confuse je m'apprête à m'excuser pour l'avoir bousculé, mais il me serre contre son corps comme si j'étais en grand danger et qu'il avait eu peur pour ma vie. Je ne perçois pas très bien son visage, l'endroit est trop sombre, mais je sens ses lèvres se presser contre les miennes. Prise par surprise, je fige sur place, si je ne réponds pas à son baiser, je ne parviens pas non plus à le repousser. Lorsqu'il s'écarte doucement de moi, une lumière traverse la salle et je peux percevoir ses yeux. Ces fameux yeux que je reconnaîtrais parmi mille, ces yeux félins de couleur noisette. Il est là, il est là devant moi et m'observe. Il empoigne ma main et me fait signe de le suivre, incapable de répliquer je referme mes doigts sur ses grandes mains et le suis. Il pousse une porte et nous pénétrons dans un grand loft lumineux. Une dizaine de personnes se déhanchent sur une piste

de danse improvisée, pendant qu'un DJ que j'ai déjà vu auparavant, mais dont j'oublie le nom, se réjouit un bras dans les airs et les yeux sur son ordinateur. À ma droite un grand divan en forme de « L » accueille au moins cinq ou six personnes qui rigolent toutes assises ou couchées les unes sur les autres. Dans la cuisine un couple s'embrasse passionnément et un autre est plongé dans une discussion qui semble très sérieuse. Un peu plus loin, assise à la table à manger, j'aperçois Julie qui rit exagérément fort devant un David qui trace des lignes de cocaïne à l'aide d'une carte *Air miles*. Je ne peux retenir un petit cri de réjouissance, je me précipite vers elle et la prends dans mes bras.

— Ah Julie !

— O. ! Ça va ma belle ? Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien, je suis simplement contente de te voir...

— Ah, bien contente de te voir aussi, tu arrives juste au bon moment, tu veux une ligne avec nous? Tu connais David n'est-ce pas ?

— Oui, on s'est déjà rencontrés quelquefois. Dis-moi je peux te parler en privé quelques secondes ?

— O.K.

Je tire Julie par la manche et l'emmène un peu à l'écart pour éviter que David entende notre conversation.

— Qu'est-ce que tu fais encore avec ce mec ? Tu m'as dit qu'il te trompait et que c'était un salaud...

— Quoi ? Mais je n'ai jamais dit ça ! En fait je pense bien que je suis amoureuse de lui, dit Julie avec un grand sourire.

— Voyons Julie, tu pleurais comme une Madeleine l'autre matin au déjeuner à cause de

lui, tu me disais qu'il te trompait avec une petite jeune et qu'il profitait de toi tout simplement.

— T'as trop bu ou quoi ma belle O. ? Je ne sais pas de quoi tu parles. La dernière fois qu'on est allées déjeuner ensemble ça fait au moins un mois et je ne le connaissais même pas David... Tu dois confondre avec une autre de tes amies.

Je n'ose pas répliquer de peur d'avoir l'air encore plus cinglé, mais comment peut-elle avoir oublié notre déjeuner ? Elle ne pouvait pas s'arrêter de parler et de parler de son fameux David et puis... L'homme-chat. Ça me revient, où est-il rendu ? J'étais si heureuse de revoir Julie que je l'ai abandonné sans même prendre le temps de lui demander qui il est ! L'ai-je perdu de nouveau ? Je ne le vois plus. Je fais le tour du loft, j'approche chaque danseur un par un, détaille tous les gens assis sur le divan, sors sur le balcon avant, rentre dans les toilettes, dans la chambre, je fais le tour de la cuisine, aucune trace de lui, je l'ai encore laissé s'enfuir sans qu'il puisse me donner d'explications. Abattue, je m'effondre sur une chaise près du comptoir de cuisine, je ne m'en sortirai jamais sans lui, j'ai le sentiment qu'il est la clé à toute cette énigme. Julie s'approche de moi en gigotant ridiculement sur la musique.

— Allez là, c'est quoi cette face d'enterrement ? C'est un party O. c'est le temps de s'amuser.

Elle sort une petite pilule rose de sa poche et me la tend.

— Tiens, prends ça tu vas voir on va *triper* ce soir !

Trop atterrée pour poser des questions, je prends la pilule des mains de Julie et l'avale d'une traite avec une gorgée de bière tiède que je ramasse sur la table devant moi. Julie me traîne de force sur la piste de danse et me présente à plein de gens dont j'oublie le nom instantanément. Tous ces gens sont anormalement heureux, ils sautent s'embrassent se touchent avec tant

d'aisance. Ils ont tous ce sourire figé tracé sur le visage comme si plus rien d'autre n'existait que ce moment présent, cet instant précis où ils ne pensent qu'à la musique. Leurs bras et leurs jambes s'emballent et s'activent au rythme du DJ, ils semblent tous flotter. Et puis mon corps se détend, la joie de ces gens doit certainement être contagieuse, car je sens mon malheur s'évanouir doucement et une chaleur bienheureuse m'envahir. Mon corps entier se réchauffe et j'ai le goût de me laisser aller à mon tour au son de cette musique, j'ai envie moi aussi d'intégrer cette bulle de bien-être. Mes bras s'élèvent vers le ciel et je ferme les yeux pour bien sentir les changements qui s'opèrent à l'intérieur de moi. L'angoisse a disparu, je ne pense plus à rien, j'abandonne tout et me laisse emporter par ce courant euphorique. J'ouvre les yeux et je suis assise sur un divan en train de discuter avec cet inconnu qui me caresse les cheveux, je cligne des yeux et me voilà autour d'une table avec cinq personnes, j'inhale ce qui me semble être une ligne de cocaïne, je cligne des yeux encore une fois, je suis de retour sur la piste de danse un verre à la main, cligne des yeux, je suis appuyée sur un mur et j'embrasse cet homme blond et très séduisant avec plus de passion que je croyais possible, cligne encore, je suis dehors au gros soleil sur la rue Saint-Denis, main dans la main avec ce bel inconnu blond. Son appartement, mes vêtements sur le sol, la pression de ses doigts sur ma peau, sa langue qui explore ma bouche, mon cou, mes seins, mon entre-jambes, ma respiration qui se fait bruyante, mes battements cardiaques qui s'accélèrent, mes jambes qui flanchent, un léger cri de délectation à la pénétration, son cri ? Mon cri ? Je ne sais pas. Il m'agrippe, me repousse, tire doucement mes cheveux, m'embrasse, me mordille les oreilles, mes ongles s'enfoncent dans son dos... Cligne des yeux, je me réveille, il est toujours là. Il dort. Couché nu sur les couvertures, il dort. Je tire gentiment mon bras de sous le sien, il s'empare de mon poignet et me tire vers lui, il m'embrasse fougusement, je me défais doucement de son emprise et sans

dire un mot j'enfile mes vêtements. Clignement des yeux, rue Saint-Denis, clignement des yeux je suis assise dans mon propre lit. J'ai le cœur qui bat à toute vitesse dans ma poitrine, la drogue circule toujours dans mes veines, mon corps est exténué pourtant je n'arrive pas à fermer l'œil, j'essaie de remettre en place les derniers événements, mais je suis incapable de différencier le vrai du faux, l'imaginaire de la réalité. Je décide d'avalier une pilule pour dormir et espère que le sommeil me portera conseil si du moins je suis réveillée...

Un ronflement doux et léger semblable à un ronronnement félin me tire de mon sommeil. Confortablement enveloppée dans une lourde couette, je ne veux pas ouvrir les yeux. Mais ma curiosité est plus forte que mon désir de confort : d'où provient ce bourdonnement dans mon oreille droite ? Mais surtout de qui ? J'entrouvre de peine et de misère mes yeux collés, la lumière du soleil m'aveugle et je sens le poids de ma tête qui s'enfonce dans l'oreiller. Puis je me souviens de la fête d'hier et des conséquences de mes excès. Mes yeux scrutent ce plafond de béton qui n'est pas le mien, puis mes mains caressent ces draps soyeux qui ne m'appartiennent pas, je sens cette odeur chaleureuse d'une maison qui n'est pas la mienne. J'ai pourtant le souvenir d'avoir fini la soirée chez moi, pourquoi ne suis-je pas chez moi ? Je tourne la tête vers la source du ronflement, je ne vois qu'un dos et des cheveux noirs collés sur l'oreiller sous l'effet de la statique. Ce n'est pas lui, ce n'est pas le bel inconnu blond de la veille, ce n'est pas cet homme séduisant qui m'embrassait avec passion. Mais où suis-je ? Pourquoi suis-je couchée dans le lit d'un autre homme ? Je m'approche de ce corps endormi. Je tasse une de ses mèches de cheveux pour tenter de voir son visage et une odeur familière me pénètre les narines. Armani. Sur le sol, de son côté du lit, une paire de pantalons gris, une chemise blanche, une cravate rouge et, bien plié sur une chaise, un veston. Olivier Lafrance.

C'est bien lui. Effrayée, je m'éloigne brusquement de cet homme dans le but de m'enfuir d'ici au plus vite, mais, réveillé par mes gestes abrupts, Olivier m'agrippe le bras et me tire vers lui.

—Où t'en vas-tu si tôt beauté ?

—Je...

Il ne me laisse pas le temps de répondre, il place sa main sur ma nuque et m'attire vers lui, j'ai beau résister, il est plus fort que moi. Il pose ses lèvres sur les miennes et m'embrasse fougueusement. Je sens une sorte de choc électrique me traverser le corps et soudainement son visage se transforme, ce n'est plus Olivier Lafrance, mais bien mon bel inconnu, il est là, c'est lui couché dans ce lit qui m'embrasse. Je me laisse aller pour une fraction de seconde, mais réalisant ce qui m'arrive je le repousse de toutes mes forces.

—Qu'est-ce que tu as ?

Olivier Lafrance.

—Je dois partir.

—Reste chérie, on pourrait avoir du plaisir encore un peu toi et moi, dit-il en me flattant le bras.

—À quoi tu joues ? L'autre jour tu faisais semblant de ne pas me reconnaître et puis aujourd'hui tu veux que je reste avec toi ? Mais c'est quoi ton problème ?

Olivier éclate de rire.

—Qu'est-ce qui te fait rire ?

Il me regarde avec des yeux moqueurs sans me répondre. J'enfile mes vêtements en vitesse, ramasse mon sac à main et me dirige vers la porte pour sortir d'ici au plus vite. Je connais déjà cet endroit, j'y étais, je reconnais ces murs blancs, ce lit blanc, cette propreté...

— Ma pauvre Ophélie ! Tu n'as toujours pas saisi ! Tu n'auras jamais le contrôle, me dit-

il en s'allumant une cigarette.

—Pardon ? Mais de quoi tu parles ?

Une colère monte en moi, je suis insultée par l'arrogance que dégage cet homme.

—Mais de toi, de ta vie, ton existence... C'est toujours lui qui décide, tu n'as absolument rien à dire, cesse de te battre si fort.

Je le dévisage quelques secondes, il y a tellement d'indifférence dans ses gestes et dans son intonation que j'ai une envie folle de lui sauter à la gorge. Une main sous la tête il regarde le plafond en tentant de faire des ronds avec la fumée de sa cigarette.

— Lui ? Qui lui ?

Il secoue lentement la tête en signe de découragement, puis il prend une nouvelle bouffée de cigarette avant de me faire un geste d'au revoir avec les doigts. Voyant bien que je n'obtiendrai aucune information de cet imbécile condescendant, je sors et claque la porte de sa chambre derrière moi. Je prends une bonne respiration pour me calmer, mais m'étouffe aussitôt. Une forte odeur d'ammoniac me saisit à la gorge. Le salon qui dans mes souvenirs était si propre et étincelant dégage une odeur irrespirable. Des chats. Autour de moi au moins cinq chats ; un est couché sur le divan, un se frotte sur mes jambes, l'autre se fait les griffes sur une chaise, et les deux autres se querellent à coups de patte au museau. Ce n'est donc pas l'ammoniac qui empeste cet appartement, mais bien l'odeur fétide de litière. Un son sourd se fait entendre dans la pièce à côté, il y a quelqu'un d'autre dans cet appartement. Une sorte d'excitation m'envahit, j'hésite entre aller voir qui est là et me sauver en catimini. C'est plus fort que moi, je me dirige vers la pièce d'à côté sur la pointe des pieds avec la seule intention de jeter un rapide coup d'œil avant de déguerpir. Je pousse doucement une porte-va-et-vient qui donne sur la cuisine. Un homme appuyé sur le comptoir me tourne le dos, il porte un peignoir bleu délavé avec des

pantoufles brunes, il tient un gros sac de nourriture pour chat qu'il verse dans cinq petits bols. Tout près de lui, une cigarette se consume dans un cendrier. Je recule tranquillement prenant garde de ne pas faire de bruit, mais à mon grand désespoir la porte grince et l'homme se retourne vers moi avec nonchalance, comme s'il savait déjà que quelqu'un l'observait.

— Bon matin O.

C'est lui, encore lui, il me fixe de ses yeux noisette tout en portant sa cigarette à ses lèvres. Je suis frénétique, lui, devant moi, voilà ma chance d'avoir mes réponses, lui, bien sûr, tout tourne autour de lui. Une foule de questions me mitraille le cerveau, pourtant aucun son ne sort de ma bouche, je veux parler, je veux savoir, je veux comprendre, mais je ne dis rien, je suis là immobile, incapable de formuler une seule phrase ou même de prononcer un seul mot. Olivier avait donc raison, je n'aurai jamais le contrôle, je suis comme une marionnette, un pantin qu'on manipule à l'aide de fils, un robot qui s'exécute. Non ! Je suis plus que ça, je vaud plus que ça. Je dois reprendre le contrôle, trouver un moyen de me sortir de l'emprise, de son emprise ? Est-ce lui qui me dirige, me manipule de cette façon ? La rage s'empare de moi et je sens une vague d'adrénaline me parcourir les membres, sans même réfléchir, je me jette sur lui. Comme si je voulais l'attraper, l'empêcher de disparaître encore une fois, l'obliger à répondre à mes mille questions. Je le tiens, je le tiens cette fois-ci, à mon approche il s'est retourné probablement effrayé par l'animosité dans mes yeux et me voilà accrochée à son dos, mes deux jambes entourent sa taille et je serre son cou le plus fort possible.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? Tu vas m'étouffer, tu es folle ou quoi ?

La voix ! Ce n'est pas sa voix ! Je lâche prise et me retrouve sur le sol. Non, non, non ! L'homme qui se retourne vers moi, l'homme maintenant devant moi ce n'est plus lui, ce n'est plus mon homme-chat. Devant moi, l'air à la fois surpris et offusqué se trouve mon bel inconnu

blond, celui que j'ai rencontré au party de Julie. Paniquée, incapable de me relever, je m'éloigne de lui en glissant sur le plancher jusqu'à ce que j'atteigne le mur. J'ai peur, peur de ce qui m'arrive, peur de moi-même. Je sens les larmes couler le long de mon cou. Mon corps entier est parcouru de tremblements, je deviens folle, folle. S'agit-il du même homme ? Olivier, le bel inconnu, l'homme-chat ? J'enlace mes jambes et je ne peux retenir la crise de larmes qui monte en moi. Maintenant accroupi sur le sol tout près de moi, mon bel inconnu me flatte gentiment les cheveux, la frayeur transparait dans ses yeux malgré ses gestes rassurants. Mais je ne peux m'arrêter de pleurer, j'ai le souffle court et une boule immense dans la gorge m'empêche de déglutir. J'ai envie de crier, de frapper, mais je suis trop épuisée, beaucoup trop épuisée. Puis, au moment où je veux tout abandonner, il pose ses bras sur mes épaules et me tire doucement vers lui, la chaleur de son corps me réchauffe et mon corps cesse de trembler sous la force de son étreinte. Je respire mieux et mes hoquets se calment. Il prend ma tête entre ses deux mains et m'oblige à le regarder.

— *Chut...* Calme-toi belle Ophélie. Tu vas voir tout va bien aller.

Ces grands yeux bleus me fixent avec tant de compassion que je ne peux m'empêcher de le croire, comme si avec lui tout était plus facile, tout était plus beau. Je n'ai jamais vu des yeux aussi perçants, aussi magnifiques, d'un bleu à faire rêver, le bleu d'une mer paradisiaque. Ces yeux m'absorbent et m'hypnotisent, ils me transportent ailleurs dans un monde où tout est possible et je retrouve une certaine paix. Puis il pose ses lèvres sur les miennes, je ferme les yeux et pendant une fraction de seconde j'oublie tout, je suis transportée.

Lorsque j'ouvre les yeux, encore un peu étourdie par ce baiser, un soleil puissant m'aveugle. Pendant un court instant j'ai l'impression de me faire happer par le tonnerre et je me

recroqueville sur moi-même, je réalise rapidement que ce n'est pas le tonnerre, mais bien le bruit tonitruant du trafic. Mes yeux s'habituent graduellement à la lumière et je distingue les automobiles, la rue, les piétons, les boutiques de vêtements, un feu de circulation. Je suis accroupie sur le trottoir. Je suis accroupie sur le trottoir de la rue Saint-Denis, rue Saint-Denis... encore. Seule. Il n'est plus là, il s'est volatilisé à son tour, je mords ma lèvre inférieure comme pour conserver à jamais ce qui me reste de ce baiser, imaginaire ou non. Je ne sais plus rien, tout ce que j'ai cru connaître, tout ce que j'ai cru comprendre de ma vie s'est évanoui, je ne sais plus ce qui m'arrive, je ne sais plus qui je suis, ce que je suis censée faire ici, je ne sais même plus si j'existe réellement. Je tente péniblement de me relever, je n'ai pas d'autre choix que de continuer, tenter de résoudre le mystère de mon existence pour éviter de me laisser mourir, mais tout me semble futile, je me sens tellement impuissante. Derrière moi, une grande vitrine, le Renaud Bray affiche ses nouveautés ; livres de recettes, *Best Seller*, revues sur la psychologie ou l'histoire. Mais tout ça m'est complètement égal puisqu'une affiche attire instantanément mon attention, derrière un des livres, en gros, sa photo ! Il est là, souriant sur une affiche publicitaire, il est là ! Cet homme qui me hante pose dans la vitrine du Renaud Bray. Au-dessus de sa photo une inscription : « Le tout nouveau livre de Thomas Saint-Amant, auteur et philosophe, *Le regard de l'autre* ». Les deux mains appuyées sur la vitrine, mon cœur arrête de battre pour une fraction de seconde. C'est bien lui, l'air sérieux avec ses lunettes et ses cheveux bien peignés, Thomas, Thomas Saint-Amant. Je suis fébrile, j'ai enfin l'impression que je vais pouvoir m'en sortir, le sentiment que je me rapproche de quelque chose, de réponses, de solutions. Je connais enfin son nom, son métier. Il est là, il est là, presque à portée de main. Je le regarde sans être capable de bouger, je ne sais combien de temps je reste les mains appuyées sur la vitrine, mais une femme avec une veste verte du magasin me fait signe que je peux entrer.

Je sors de ma torpeur et m'active vers la porte principale pour m'emparer de ce livre, trouver le plus d'informations possible sur cet auteur.

« Thomas Saint-Amant est né en Montérégie en 1975. Il a fait ses études à l'Université de Montréal en philosophie. Après son baccalauréat, il se lance dans l'écriture de fiction. Auteur de plusieurs grands romans à succès tels *L'esplanade* et *La course de Jeanne*, traduit en cinq langues, il est récipiendaire du Prix littéraire du Gouverneur général en 2005 avec son roman *Seulement elle*. »

Voilà toute l'information que je peux tirer de la jaquette de son nouveau livre, pourtant je me sens extatique, j'ai fait un pas de géant, je connais son nom, son âge, ses origines, sa maison d'édition. Je sens qu'il n'est pas loin et que peut-être il saura me dire comment reprendre le contrôle de ma vie. Je fouille à travers la librairie et achète tous ses livres. En sortant du Renaud Bray un sourire se dessine sur mon visage, j'ai l'impression que ses romans me rapprochent de lui, comme si je pouvais le sentir vivre à travers ses livres. Et si je trouvais mes réponses dans ses écrits ? Se peut-il qu'il parle de moi ou de ce qui m'arrive ? Je ne lui ai jamais vraiment parlé, pourtant j'ai l'impression de le connaître, en fait non, j'ai l'impression qu'il me connaît. Ce sont ses yeux, la façon dont il me regarde comme si j'étais une partie de lui-même, comme si je lui appartenais. Ce sourire nonchalant, le calme de sa voix comme si tout ça était tout à fait normal pour lui, comme s'il contrôlait tout. Lire ses livres ! Voilà ce que je dois faire, je le sens au fond de moi que pour mieux comprendre cet homme je dois pénétrer dans son univers le plus intime, celui de ses propres histoires.

Lorsque je rentre chez moi afin de m'installer confortablement pour lire, tout me semble en ordre, mon appartement ressemble à mon appartement. Pourtant une légère odeur de litière similaire à celle que j'ai sentie chez Olivier Lafrance m'agresse les narines. Je ne sais pas si mon nez vit simplement une réminiscence ou si je suis en choc post-traumatique, mais j'ouvre toutes les fenêtres afin d'aérer. L'air frais envahit doucement mon appartement et c'est sous une couverture que je m'installe pour me lancer dans la lecture. Des quatre romans que j'ai achetés, je suis immédiatement attirée par *Seulement elle*, parce que j'ai l'impression qu'il m'est directement adressé, mais aussi parce que selon les commentaires de la quatrième de couverture il s'agit du roman le plus sincère et le plus touchant de l'auteur. Peut-être pourrais-je découvrir une parcelle de lui-même à travers ce livre.

J'embarque rapidement dans l'histoire, Amélie est une jeune femme dans la vingtaine qui habite Paris au début du XX^e siècle. Rêveuse et taciturne elle tombe secrètement amoureuse de son voisin auquel elle n'a jamais même adressé la parole. Sa gêne extrême et la réserve que se doivent les femmes à cette époque, l'obligent à vivre sa romance en imagination. Elle passe donc ses journées entières à se faire différents scénarios tous un peu plus romantiques les uns que les autres, où son cher voisin, qu'elle a nommé Édouard ne connaissant pas son vrai nom, lui déclare son amour ardent pour elle. Ces scénarios deviennent si présents et si forts dans sa tête qu'elle a de la difficulté à différencier la réalité de son imagination, ses tâches quotidiennes deviennent des activités à deux, ses repas des tête-à-tête, ses nuits ne sont plus jamais solitaires, l'amour l'envahit à un tel point qu'elle en vient à croire qu'il est réel. Elle s'enferme dans sa chambre pendant des heures pour se confier à lui, elle lui parle de tout, d'elle-même, de ses livres favoris, de ses soucis quant à l'avenir, elle lui parle comme s'il était là avec elle, pour

elle. Si ses proches se font du souci pour elle, personne n'ose intervenir puisque Amélie semble si heureuse, si épanouie. Mais Amélie s'isole de plus en plus, elle limite le plus possible ses contacts humains, car elle se voit obligée d'abandonner son amoureux invisible dans ses relations avec les incrédules de sa réalité. Elle s'installe donc confortablement dans son pays imaginaire pour vivre une vie paisible avec celui qu'elle aime et qui l'aime en retour. C'est lorsque son voisin lui adresse réellement la parole que son univers bascule.

La première fois que j'ai aperçu Amélie, je me promenais au kiosque à fruits et légumes sans intention particulière, je l'observais du coin de l'œil, sa beauté resplendissante empêchait quiconque qui croisait son chemin de regarder autre part. Ses longs cheveux dorés brillaient tel le soleil et son sourire angélique charmait même les plus malheureux. Pourtant, quelque chose d'étrange émanait d'elle. Elle avait toujours l'air de sourire à personne, sa grande main délicate s'accrochait au vide et elle semblait chuchoter de doux secrets au vent. Lorsque quelqu'un osait lui adresser la parole, elle rougissait immédiatement et baissait le regard comme si elle avait honte. Elle ne parlait pas, elle pointait du doigt timidement ce qu'elle désirait et hochait la tête en guise de merci. Tous la croyaient maladivement timide, mais pour moi son comportement ne relevait pas simplement de la timidité, un mal l'habitait j'en étais certaine. C'est peut-être ce mal qui m'attira vers elle, j'avais une envie folle de la prendre dans mes bras et de la consoler, elle m'attirait comme personne auparavant ne m'avait jamais attirée, je devais me faire une place auprès d'elle et devenir son amie. Chaque jour elle revenait au marché seule, perdue dans ses pensées, comme accompagnée d'un être invisible. C'est seulement après avoir rassemblé tout mon courage pendant une semaine complète que je me décidai enfin à lui adresser la parole. Elle contemplait un navet qui glissa de ses mains

pour s'écraser sur le sol. Je me précipitai pour le ramasser. Lorsque je me relevai, une phrase d'introduction déjà prête en tête pour l'aborder, elle n'y était plus. Je l'aperçus se faufiler entre les présentoirs telle une chatte apeurée et me décidai à la poursuivre, après tout, elle semblait avoir besoin d'une amie. J'agrippai mes jupons solidement et me mis à courir derrière elle. Cela ne me prit que quelques secondes pour la rattraper, elle s'était arrêtée pour reprendre son souffle à quelques pâtés de maisons du marché. Ayant toujours le navet dans les mains je l'utilisai comme excuse pour l'aborder.

— *Mademoiselle Amélie, vous avez échappé votre navet là-bas au marché, dis-je un peu embarrassée en réalisant la stupidité de mon intervention.*

Elle me regarda l'air étonné, mais comme je lui tendais le navet avec insistance elle l'accepta avec un petit sourire forcé. Elle tourna les talons, prête à continuer son chemin, alors je l'abordai de nouveau dans l'espoir de la garder un peu plus longtemps auprès de moi.

— *Vous m'avez l'air bien seule.*

Elle s'arrêta sans toutefois se retourner vers moi.

— *Peut-être pourrions-nous devenir amies vous et moi, j'aurais bien besoin moi-même de quelqu'un à qui parler.*

Elle resta immobile toujours dos à moi.

— *Je m'appelle O...*

Une main se plaqua sur ma bouche au moment même où j'allais prononcer mon nom et je sentis une force me saisir les avant-bras et me tirer vers l'arrière. On me poussa dans une charrette où le cheval partit au galop immédiatement. Thomas Saint-Amant, vêtu de ses atours du début du siècle, me foudroyait du regard.

— *Mais qu'est-ce que tu fais O. ? Tu n'as rien à faire ici, tu dois disparaître*

immédiatement !

Je n'eus pas le temps de placer un seul mot qu'il sautait à l'extérieur de la charrette en mouvement pour rouler sur le sol. Je restai dans la charrette, stupéfaite, voyant au loin Thomas se relever et épousseter ses vêtements. Je compris trop tard que j'étais perdue en voyant la fin du chemin se transformer en précipice pendant que mon cheval continuait sa course effrénée. Je tentai de rattraper les rênes, mais ils me glissèrent des mains, devant moi la chute se faisait dangereusement imminente et je sentis la charrette chavirer...

Je me réveille au même moment, assise sur mon sofa, dans mon appartement. Je me suis endormie, le livre *Seulement elle* repose sur le sol avec ma couverture. Un chat rôde autour de moi, il a dû rentrer par une des fenêtres que j'ai laissées ouvertes, je le chasse avant qu'il ne s'approprie mon appartement. Décidément, ce fameux Thomas Saint-Amant ne me laissera pas tranquille, il me suit partout même dans mes rêves, je suis encore plus déterminée à le retrouver. Je ramasse son livre sur le sol. Il est ouvert à la page 60, une phrase attire mon attention : « *Mais qu'est-ce que tu fais O. ? Tu n'as rien à faire ici, tu dois disparaître immédiatement* ». Je relis la phrase à plusieurs reprises, j'y étais donc, ce n'était pas uniquement un rêve, j'ai la preuve écrite que j'y étais réellement, que j'ai pénétré dans ce livre, je me suis incorporée à cette histoire. Je dois retrouver cet auteur, je dois sortir d'ici, l'idée de rester dans cet appartement m'angoisse, j'ai soudain l'impression d'envahir l'espace de quelqu'un d'autre, je dois trouver des réponses avant de perdre complètement la raison. La maison d'édition ! Voilà où je dois commencer, je saurai peut-être leur faire dire où je peux trouver mon auteur ou si je suis vraiment chanceuse peut-être sera-t-il là en personne. Je quitte précipitamment.

Dès que je pose le pied à l'extérieur, une bourrasque de vent me fait frissonner et je redoute une nouvelle tempête. Je traverse la rue Laurier pour m'éloigner du métro où une file d'attente commence à se former à l'extérieur sur le trottoir. Je décide de marcher un peu, malgré le ciel menaçant, j'ai besoin de grand air pour réfléchir et me remettre les idées en place. J'emprunte la rue Saint-Denis et me dirige vers le sud. La maison d'édition étant située sur la rue Sherbrooke Ouest, je me résous à descendre la rue pour attraper un taxi. La ville semble plutôt déserte, les automobiles se font rares, je ne croise aucun piéton et les bruits urbains sont presque absents. Bien que cela soit plutôt étrange, je ne peux faire autrement que de me réjouir de ce calme. Je sens l'air qui parcourt mon corps et me revigore, je me nourris d'oxygène et une certaine sérénité m'envahit. Un léger coup dans le bas du dos me ramène à moi-même, la ville qui me semblait déserte il y a si peu de temps est tout à coup remplie de gens au point où je me fais pousser afin de dégager le passage. Je me retourne et je constate avec effroi que je suis de retour à mon point de départ. Derrière moi, une foule de gens s'accumule toujours devant les portes du métro Laurier et moi je suis toujours là. Je n'ai donc pas bougé ? Je suis restée sur place ? À moins que je sois revenue sur mes pas sans m'en rendre compte, perdue dans mes pensées ? Je traverse la rue pour éviter de me faire happer de nouveau par la foule grandissante qui s'enfonce dans les profondeurs du métro. Je me dirige vers la rue Saint-Denis et dans l'espoir d'atteindre la rue Sherbrooke réellement cette fois-ci. J'observe les alentours, l'École nationale de théâtre, le restaurant la Petite Marche et puis un peu plus bas la Fruiterie Muscat, je suis la bonne trajectoire cela ne fait aucun doute, je reconnais tous ces endroits, je suis passée devant si souvent. Je suis soulagée. Je continue ma marche jusqu'à ce qu'un chat sorti de nulle part vienne se placer sur mon chemin, il se faufile entre mes jambes et il passe proche de me

faire trébucher. Il miaule au désespoir en me regardant comme si je pouvais quelque chose pour lui. Ce chat ressemble drôlement à celui que j'ai chassé de mon appartement il y a de cela pas si longtemps. Je le pousse doucement avec ma jambe pour l'éloigner et il se sauve en me lançant un long miaulement agressif. Je le regarde s'éloigner puis je reprends ma marche, mais je ne suis plus au coin du boulevard Saint-Joseph, devant moi une pancarte affiche la rue Laurier et à ma gauche devant la pharmacie Uniprix la file de gens s'est encore allongée. Paniquée, je ne vois qu'une seule option, courir. Je cours, je cours droit devant moi, si je ne m'arrête pas, si je vais vite je vais atteindre ma destination, personne ne pourra me ramener sur mes pas si je n'arrête jamais de courir. Sans m'inquiéter de l'absurdité de ma logique, je cours, droit devant moi, mais le trafic du boulevard Saint-Joseph m'oblige à m'arrêter, je m'appuie sur mes cuisses pour reprendre mon souffle et lorsque je relève la tête : la rue Laurier, l'Uniprix, les gens, la même place. Je pousse un cri de rage, la foule de gens se retourne vers moi dans un mouvement synchronisé quelques secondes, mais ils semblent peu intéressés par mon désarroi. Je m'essaie de nouveau, poussée par un instinct de survie ou une rage bouillonnante à l'intérieur, je cours de nouveau, je cours comme si ma vie en dépendait, je réussis à traverser le boulevard Saint-Joseph sans m'arrêter, mais dès que je mets le pied sur le trottoir, excitée comme si j'avais gagné un marathon voilà que le scénario se répète, la pharmacie, la foule, la rue Laurier, je suis là de nouveau, je suis là. Essoufflée, les yeux pleins d'eau, je me frappe au visage, une douleur me parcourt la joue et résonne dans ma mâchoire pour me confirmer que je suis bel et bien réveillée. Réveillée et complètement perdue. Un labyrinthe sans fin qui me ramène toujours au même endroit, il doit y avoir un moyen d'en sortir, il existe toujours une sortie, une solution au labyrinthe, il s'agit de la trouver, découvrir le bon chemin. Un taxi. Je le vois qui s'en vient, je me mets au milieu de la rue, je veux être certaine qu'il me voit, qu'il s'arrête pour moi, occupé

ou non. Le chauffeur me klaxonne et freine à la dernière minute, ses freins font un bruit d'enfer, mais au moins il s'arrête. J'embarque.

— C'est dangereux ce que vous avez fait ma petite madame, j'aurais bien pu vous frapper !

Je reconnais cette voix, je l'ai déjà entendue. Le chauffeur se retourne vers moi un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

— Bonjour ma belle O., comme on se retrouve ! dit-il avec un air narquois.

Olivier Lafrance.

—Mais qu'est-ce que...

—Alors, où puis-je vous conduire mademoiselle ?

—Pourquoi ? Je veux dire comment ? Tu n'es pas chauffeur de taxi ? je lui demande, encore plus confuse que je l'étais déjà.

— Ah! Mais je peux être n'importe quel personnage ma belle O.

— Tais-toi! lui crié-je exaspérée par ses interminables mystères. J'ai simplement besoin que tu me conduises à la maison d'édition Réalité sur la rue Sherbrooke, l'adresse est...

— Ne t'inquiète pas je sais exactement où c'est.

Il ajuste son rétroviseur et me fait un clin d'œil dans le miroir tout en montant le volume de la radio pour m'indiquer que la discussion est terminée. Son air trop joyeux ne me dit rien de bon, mais comme je n'ai pas d'autre solution pour me sortir de cette impasse, je soupire et me laisse conduire impuissante. C'est seulement lorsque l'on dépasse le boulevard Saint-Joseph que mes doigts se desserrent de la banquette. Je ne suis plus captive, je suis sortie de ma prison. Mais mes soucis semblent loin d'être terminés, Olivier trop confiant, trop heureux, chante par-dessus

la radio la chanson *Let Her Go* en conduisant à une vitesse folle dans la voie opposée. Heureusement les routes sont complètement vides, la ville entière est fantomatique, à croire que nous sommes les seuls survivants. Olivier accélère, il ne s'arrête pas aux feux de circulation et se met à rire de plus en plus fort, dans le miroir je peux apercevoir son visage crispé par le fou rire et la démence et cela me rappelle mon dernier rêve. Une peur irrationnelle qu'Olivier, à son tour, ne se métamorphose en chat me terrorise. Et si tout ça n'était pas uniquement un rêve, mais une prémonition, et si la seule façon de me sortir de mon cauchemar était de mourir ici, dans ce taxi, avec Olivier ou avec cet homme peu importe qui il est, s'il allait réellement se transformer en chat ? C'est plus fort que moi, je crie, pour enterrer la musique, pour enterrer le bruit du moteur, pour évacuer le sentiment de panique qui prend possession de mon corps, je crie si fort qu'Olivier s'arrête sur le coup. Avant qu'il ne puisse placer le moindre mot, je saute à l'extérieur de la voiture et me mets à courir encore, la seule chose à laquelle je pense est de m'éloigner le plus possible de lui, me sauver, mettre le plus de distance entre moi et cet homme. Je m'essouffle rapidement, mes jambes chauffent et j'ai le sentiment que mes poumons vont exploser, j'ai épuisé toutes mes réserves d'adrénaline, mais lorsque je me retourne il n'y a plus personne. Plus de taxi, plus d'Olivier, rien. La ville semble abandonnée, le ciel se couvre de gros nuages gris et donne à notre métropole un aspect triste et morbide. Je me force à me remettre en mouvement, canaliser toute mon énergie pour atteindre mon objectif, ne pas me laisser abattre par cette envie grandissante de tout abandonner, mais voilà que j'y suis, je suis arrivée. Un gratte-ciel d'une vingtaine d'étages, que je n'avais jamais remarqué auparavant, se dresse devant moi, je suis à la fois effrayée et excitée, nerveuse et fébrile devant ce mastodonte qui me nargue. Je m'approche des portes, me sentant de plus en plus minuscule. J'observe le panneau d'affichage à l'entrée. Treizième étage. C'est bien là treizième... bien sûr ! Je pénètre

dans l'édifice et j'ai froid dans le dos, non seulement l'air est glacial, mais l'endroit est terrifiant. Les murs ainsi que les planchers sont en marbre gris et noir et semblent se refermer sur moi plus j'avance dans la pièce, un immense luminaire suspendu aux hauts plafonds fait danser des ombres inquiétantes sur le sol et le silence sourd fait résonner en écho le bruit de mes pas. L'endroit semble irréel, j'ai l'impression d'avoir pénétré dans un film d'horreur noir et blanc du début du XX^e siècle. Il n'y a personne à la réception pour m'accueillir, en fait l'édifice me paraît vide, aucune vie ne semble être passée par ici depuis bien longtemps comme en témoignent les meubles poussiéreux. Je localise l'ascenseur et m'y engouffre malgré ma réticence. Avant même que j'aie pu appuyer sur un bouton, l'ascenseur engage sa course vers le haut. À mon grand désarroi, il n'existe pas d'option pour le treizième étage, après le douze, le quatorze. J'opte pour le quatorzième, après tout ce n'est qu'un chiffre, le treizième étage se trouve en toute logique après le douzième, qu'il soit nommé quatorzième ou treizième n'y change rien. Les portes s'ouvrent sur un étage aussi inanimé que l'était le rez-de-chaussée. Absence totale de vie humaine. Devant moi se trouve une carte représentant l'édifice dans son ensemble ainsi que les sorties d'urgence en cas d'incendie, sous le point rouge « vous êtes ici », un plan détaillé du quatorzième étage. Je suis donc réellement au quatorzième, non pas au treizième rebaptisé par les superstitieux. Je rappelle l'ascenseur, les portes s'ouvrent immédiatement et j'appuie sur le bouton du douzième. Quelques secondes plus tard, les portes s'ouvrent sur un étage qui me semble identique au quatorzième, mêmes vitres où sont exposés les mêmes bureaux vides, même tapis gris et noir, même peinture blanc cassé. Cependant, une exception : sur la carte le point rouge « vous êtes ici » n'est plus au quatorzième, mais bien au douzième. Je ne suis donc pas au treizième, mais bien au douzième. Pourtant, il doit bien exister ce treizième étage, il est là dessiné sur la carte. J'essaie les escaliers, il se doit d'y avoir un

passage par les escaliers. Je grimpe un étage, je fais quelque pas à travers le corridor et me retrouve devant les portes de l'ascenseur, devant cette carte qui m'indique que je suis bel et bien au quatorzième. Frustrée, je me redirige vers la cage d'escalier et redescends à toute vitesse pour aboutir, encore une fois, au douzième. Un autre escalier, je dois trouver un autre escalier, ou encore un autre ascenseur qui me mènera au treizième, c'est possible. Je m'aventure dans le douzième, à la recherche d'une autre sortie que je trouve au bout du corridor. Je grimpe les escaliers deux à deux pour atteindre le prochain étage. Quatorzième. Quatorzième ! Je suis si enragée que je frappe mon poing dans le mur et me blesse les jointures. La douleur et le désespoir sont trop intenses, je sens une boule se former dans ma gorge et les larmes me monter aux yeux. Par réflexe, je m'engouffre dans la cage d'escalier comme pour me cacher pour pleurer. Je m'écroule dans les escaliers et laisse sortir toute la frustration, la peur, l'angoisse de cette horrible journée. Je suis si épuisée, complètement exténuée, j'ai envie de dormir, je veux simplement dormir, sans rêver, juste dormir. Puis entre deux sanglots, j'entends un grincement. J'essuie rapidement mes larmes pour ne pas être prise en flagrant délit et lève la tête pensant tomber face à face avec un autre humain, enfin. Non. Personne ne se tient devant moi, l'endroit est toujours aussi inoccupé, mais un peu plus bas sur le palier entre deux séries de marches, une porte s'est entrouverte. Une porte qui n'était pas là il y a quelques minutes, une porte entre le douzième et le quatorzième. Je ne sais comment j'ai pu manquer cette porte, mais en ce moment cela m'importe peu, j'ai trouvé mon treizième étage, il n'est plus question d'hésiter. Je pousse la porte pour rentrer, il fait très noir, mais dès que je pose le pied à l'intérieur de la pièce, une série de néons s'allume pour me faire découvrir un étage très similaire aux deux autres que j'ai visités, mais sans aucune fenêtre. Il s'agit bel et bien d'un étage dissimulé, on ne peut le voir de l'extérieur. Tout comme le reste de l'immeuble, il est

absolument vide, aucun signe de vie, les bureaux sont tous inoccupés derrière ces murs en vitre. Au fond du corridor, je trouve enfin ce qui motive ma visite. Sur la porte une grande affiche indique les bureaux des Éditions Réalité. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. J'y suis enfin. Qu'est-ce que je suis censée faire maintenant ? Je commence par cogner, plus par habitude que dans l'espoir que quelqu'un me réponde, je n'ai pas vu d'être humain depuis ma mésaventure avec Olivier, j'ai presque perdu espoir qu'ils existent encore. Effectivement personne ne répond, mais je ne suis pas venue jusqu'ici pour abandonner si facilement. J'inspire, ferme les yeux et en plaçant ma main au ralenti sur la poignée je prie pour que ce ne soit pas verrouillé. J'attends le grincement de la porte et j'ouvre les yeux, soulagée, la porte est ouverte. Je tâtonne les murs à la recherche d'un interrupteur, il fait si noir je ne perçois même pas ma propre main à quelques centimètres. Le bruit des néons se fait entendre et la lumière jaillit sur un local complètement vide. Il n'y a plus rien, seulement quelques feuilles jaunies reposent sur le sol, une vieille plante morte dans un coin, une chaise à trois pattes. Les Éditions Réalité ont été abandonnées. Au milieu du local sur le plancher, j'aperçois une petite carte de couleur rose comme celles que j'ai trouvées dans mon appartement. Je me précipite dessus comme mon seul espoir « Ta recherche est vaine O., ta réalité n'existe pas ». Mes jambes ne peuvent plus me soutenir et je m'effondre. Tout cet enfer que j'ai vécu pour me rendre jusqu'ici et voilà la seule chose que j'obtiens ? « Mais qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ? ». Mon cri résonne dans le local vide et me rappelle que je suis seule, qu'il n'y a personne d'autre que moi et moi seule devrai m'en sortir. Je me relève avec difficulté et remarque que la pièce continue de l'autre côté, elle ne se limite pas qu'à ce petit espace illuminé. Je m'approche du récepteur que j'ai localisé sur le mur de droite, lorsque la lumière se fait j'ai l'impression d'être devant une apparition divine. Devant moi une porte, sur la fenêtre givrée je peux lire son nom

« Thomas Saint-Amant ». Son bureau. J'ouvre la porte. J'entre. Je suis chez moi, littéralement, je viens de pénétrer dans mon propre appartement, dans mon propre salon, mes propres affaires, je suis de retour chez moi, mais il est là. Assis sur mon divan, un ordinateur portable sur les genoux, il flatte un des cinq chats qui dorment tous près de lui. Avec le même geste lent que je reconnais bien, Thomas lève les yeux de son ordinateur pour me regarder. Un sourire de compassion se dessine sur ses lèvres. « Ma belle O. comme tu vas me manquer », dit-il avec regret. Je voudrais comprendre de quoi il parle, je voudrais qu'il m'explique ce qui m'arrive, lorsque j'essaie d'ouvrir la bouche pour lui adresser la parole, je sens une faiblesse m'envahir, mon corps entier se met à trembler, je deviens soudainement très légère, aussi légère que l'air dans lequel je me sens doucement disparaître.

Thomas Saint-Amant ferme le fichier intitulé *Ophélie* avant de le faire glisser vers l'icône de corbeille dans le coin droit de son écran. O. a suffisamment occupé son imagination, elle a été une partie de lui-même pendant si longtemps, il est maintenant temps qu'il se trouve une nouvelle histoire. Il ferme son ordinateur avec un sentiment de nostalgie, il s'allume une cigarette et se dirige vers le garde-manger pour nourrir ses cinq chats.

Solitude, folie et réinventions de la réalité dans la littérature fantastique

Introduction

L'homme est un animal politique disait Aristote, il est fait pour vivre en société. S'il possède le langage, c'est pour interagir avec les siens à l'intérieur d'une communauté. Il n'est pas conçu pour la réclusion, depuis toujours son existence est élaborée selon un système d'entraide et de coopération. À travers la littérature fantastique, certains auteurs se penchent sur les conséquences de l'isolement de l'être humain et sur l'impact que peuvent avoir la réclusion et la solitude de celui-ci sur sa santé, son comportement ainsi que sur sa manière de percevoir sa réalité. Les portes de la réalité individuelle s'ouvrent dans le fantastique et il devient ainsi possible de redéfinir les limites culturelles et conventionnelles du réel. Le genre fantastique permet d'exploiter le motif littéraire de l'isolement de l'être humain face à ses perceptions. Il installe le doute chez le lecteur tout comme chez le personnage et amène une réinvention de la réalité, une réalité souvent hésitante, entre délire et vraisemblance. Selon Todorov, le fantastique occupe le temps de l'hésitation : l'impossibilité de savoir avec certitude si les règles du monde tel qu'on le connaît sont chamboulées ou s'il s'agit uniquement d'une illusion des sens, d'un simple délire de l'imagination. Le fantastique implique une transformation de ses personnages, ils sont modifiés, voire complètement métamorphosés par cette invasion d'un phénomène surnaturel. Les auteurs de littérature fantastique peuvent s'amuser à manipuler l'être solitaire afin de le rendre captivant malgré son absence d'interaction avec autrui. Confronté à sa solitude l'homme devient vulnérable et donc potentiellement sujet aux phénomènes fantastiques. En retrait du monde, il ne peut se fier qu'à lui-même, il ne peut pas confronter sa subjectivité ou sa perception avec celle des autres, tout peut alors devenir « réel » pour l'être reclus. L'absence d'intersubjectivité peut donc mener

l'individu à un égarement, une perte momentanée de la raison ou encore à la folie.

C'est dans cette optique qu'on se penchera sur la solitude et ses effets dans la littérature fantastique. Le personnage central, souvent, le narrateur, est isolé du monde, or l'extrême solitude peut conduire à une réinvention de la réalité qui se rapproche de la folie. Livré à lui-même, le personnage a plus facilement tendance à s'éloigner d'une perception rationnelle du monde dans lequel il vit et ainsi, à se créer un univers qui ne répond pas aux normes communément admises. La littérature fantastique autorise une rupture avec la rationalité et permet une évasion des cadres restrictifs de la réalité telle que nous la percevons. C'est à travers deux récits contemporains que nous construirons notre réflexion, soit *La secte des égoïstes* (1994) d'Éric-Emmanuel Schmitt ainsi que *Querelle d'un squelette avec son double* (2003) de Ying Chen. Afin d'établir une comparaison avec les récits fantastiques du XIX^e siècle, nous étudierons en parallèle *Le Horla* de Guy de Maupassant et *Vera* de Villiers de L'Isle-Adam. Notre étude portera sur trois aspects en particulier : sur le plan du récit, nous verrons comment la réclusion du personnage peut affecter la tournure de la fable lorsque ce reclus devient vulnérable aux manifestations surnaturelles; sur le plan psychologique, nous verrons en quoi les « démons » auxquels font face les personnages des œuvres de notre corpus sont des démons intérieurs, incarnés ou non; enfin, nous tenterons de circonscrire la frontière, ténue, entre folie et surnaturel dans les récits qui nous occupent.

1. Réclusion dans le monde fantastique

La solitude acquiert une fonction centrale à l'intérieur des récits fantastiques, elle est dans la plupart des cas, une condition incontournable afin d'introduire cette rupture, dans la réalité établie, par le surnaturel qui est le tournant de l'histoire fantastique. Le personnage principal, souvent narrateur, devient victime ou témoin de phénomènes surnaturels dans une situation d'isolement où il y a absence d'intersubjectivité. Il est seul face à ses visions et à son interprétation de la situation. On constate d'ailleurs que plusieurs protagonistes des récits fantastiques, particulièrement au XIX^e siècle, ont des caractéristiques très similaires. Ce sont des hommes célibataires, isolés, nantis et bien éduqués. Si ce type de personnage est souvent utilisé, c'est qu'il présente un portrait idéal pour le fantastique, sa vie rangée et monotone permet une rupture étonnante entre la réalité connue et l'apparition du surnaturel dans sa vie. Les personnages principaux sont donc souvent ces misanthropes qui refusent délibérément de s'intégrer au monde et préfèrent vivre une vie d'isolement.

1.1 Isolement du personnage

Cette solitude si présente dans les récits fantastiques est bien souvent, non pas le résultat d'une condition imposée, mais bien d'un choix délibéré du personnage principal. Il refuse de se mêler aux autres, il se met lui-même en retrait, car sa personnalité excentrique est trop prononcée pour qu'il puisse s'assimiler à la société qui l'entoure. On parle d'un être pourvu d'une grande intelligence ou qui a un comportement étrange, voire excessif, ou encore d'un être simplement marginal et incompris de ses pairs. Louis Vax, dans son livre *La séduction de l'étrange*, définit ce genre de comportements antisociaux comme la « négation de la

communauté humaine¹ ». Le personnage dans sa solitude devient mystérieux et plus il est mystérieux plus il se referme sur lui-même et refuse de se mélanger aux autres qui ne parviennent pas à cerner son étrangeté. Une certaine crainte se développe autour du personnage solitaire, il devient cet être inquiétant, incompris. Les auteurs fantastiques s'appuient sur ces caractéristiques pour développer le caractère impénétrable du célibataire, ce type de personnage ayant une difficulté à entrer en relation avec l'autre et donc, une quasi-incapacité de nouer toute forme de relation intime. On peut jouer autour de ce personnage afin d'accentuer son mystère, entre autres en préservant son anonymat, le laissant ainsi pour toujours cet être solitaire innommé comme le fait Maupassant dans *Le Horla*, mais également Éric-Emmanuel Schmitt dans *La Secte des Égoïstes*. Dans ce roman, l'auteur se réapproprie le personnage typique des récits fantastiques du XIX^e siècle. Son narrateur, un célibataire en retrait de la société, est un chercheur qui passe ses journées dans une bibliothèque où il ne parle jamais à personne et ne fait que consulter livre après livre. Son univers tourne autour de lui-même, il est absorbé par ce silence qui règne dans la bibliothèque et la seule voix qu'il entend est sa propre voix intérieure. Ce personnage vit dans un détachement complet vis-à-vis des êtres qui l'entourent, il déshumanise ses collègues en les nommant « les crânes », ils n'ont ni nom, ni visage, ils sont uniquement ce regard qu'il pose sur eux selon leur positionnement dans la bibliothèque. Sa femme de ménage, nommée Rosa, reste un personnage incertain qui ne semble pas mériter qu'on lui accorde de l'attention. « Madame Rosa - était-ce bien ce nom? - [...] Était-elle repartie dans son pays - le Portugal, l'Espagne ?² ». Rosa est complètement dépourvue de caractéristiques propres. Ce personnage secondaire reste vide, une simple image sans définition qu'on oublie immédiatement. L'autre n'occupe aucune place dans le roman. Le narrateur, mais

¹ Vax, Louis, *La séduction de l'étrange*, Paris, Presses Universitaire de France, coll. « Quadriges », 1965, p. 207.

² Schmitt, Éric-Emmanuel, *La Secte des Égoïstes*, Paris, Albin Michel, coll. « Le livre de poche », 1994, p. 41.

surtout ses lectures deviennent le pivot central de l'histoire, les récits du passé sont plus importants que les personnages du présent. Il n'existe pratiquement aucune interaction entre le narrateur et les humains. Il devient peu à peu obsédé par ses découvertes au sujet d'un philosophe hollandais, Gaspard Langenhaert et ses théories *égoïstes* qui affirment que le monde existe en lui, qu'il en est le créateur, que la vie n'est que son propre rêve et qu'il est lui-même toute la réalité. L'existence propre du narrateur s'éteint pour faire place à cette nouvelle obsession. « Le dimanche soir, avant de m'endormir, je constatai avec lassitude que mon appartement était gris de poussière, et que mon téléphone faute de paiement, avait été coupé. Peu importe, pensais-je avant de m'endormir, personne ne m'appelle plus depuis longtemps...³ ». Cet oubli volontaire du monde extérieur correspond aux théories dont il souhaite tant retrouver la trace. Le personnage de Gaspard Langenhaert dont il fait la découverte dans les livres d'Histoire représente cet être, peut-être un double de lui-même, qui partage le même sentiment de solitude extrême.

Ainsi un homme, un jour, dans l'histoire du monde, avait théorisé ce que j'éprouvais si souvent, ce sentiment qui m'avait gagné tout à l'heure... l'impression que les autres et les choses n'existaient pas... l'idée d'être la seule conscience vivante, perdue au milieu d'un univers de songes... ce doute moite, cotonneux, envahissant, qui vide le réel de sa réalité⁴

L'égoïsme de ce philosophe hollandais, tout comme celui du chercheur, dépasse le simple isolement, il refuse absolument la présence de l'autre au point de l'éliminer de son esprit. Il se crée une image du monde à travers une vision unique, une vision *égoïste*, la sienne.

³ Schmitt, Eric-Emmanuel, *La Secte des Égoïstes*, Paris, Albin Michel, coll. « Le livre de poche », 1994, p. 40.

⁴ *Ibid*, p. 12.

Chez Ying Chen, la solitude est davantage synonyme de mal de vivre que d'un pur rejet de la société. La protagoniste, une femme anonyme qu'on désigne uniquement par le terme « squelette », se confine dans sa propre maison. Elle redoute le monde puisqu'elle est incapable de s'y intégrer, elle ne parvient pas à vivre parmi les gens qui l'effraient avec leur bonheur et leur simplicité. Cette solitude, bien qu'elle soit volontaire, est lourde et pénible comme l'est l'existence du personnage. « Je me suis mis une boule de coton dans chaque oreille, en dépit des reproches de A. pour ce goût de l'obscurité et de l'isolement. Cette inclination pour le tombeau, à force d'être là trop longtemps, à force de vivre⁵ ». L'isolement et la noirceur représentent ce refus de vivre, le personnage désire disparaître, creuser son propre tombeau, se retirer du monde. Cette femme squelette n'est pourtant pas complètement seule, elle est mariée à un homme presque aussi anonyme qu'elle, il se nomme A. Cependant, on constate que cette situation conjugale ne fait qu'amplifier le sentiment de solitude chez cette femme. L'absence complète de dialogue entre les deux personnages et l'incompréhension flagrante de ces deux êtres trop différents creusent un fossé infranchissable qui les isole. La douleur qui possède cette femme squelette la pousse à se retirer du monde, coupant ainsi toute connexion avec autrui, y compris son mari qui ne lui témoigne aucune empathie. Le seul lien qu'elle conserve est celui invisible qui l'attache à son double, cet être identique à elle qui partage sa douleur et l'accompagne à distance dans ses malheurs.

Chez Villiers de L'Isle-Adam, la solitude s'installe avec le malheur. Afin de vivre son deuil et de bien se calfeutrer dans son monde imaginaire, le comte d'Athol s'éloigne de toute présence humaine en congédiant tous ceux qui l'entourent. Il pourra donc vivre ses visions sans

⁵ Cheng, Ying, *Querelle d'un squelette avec son double*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003, p. 18.

se confronter à la réalité des autres. Ainsi s'adresse-t-il à son serviteur : « À propos, nous avons résolu de nous isoler davantage, ici, dès demain. Aucun de mes serviteurs, hors toi, ne doit passer la nuit dans l'hôtel. Tu leur remettras les gages de trois années, et qu'ils se retirent ⁶ ». Le désir de solitude va donc de pair avec le désir de vivre dans une illusion de bonheur. En refusant catégoriquement la mort de sa femme, le comte d'Athol la ramène à la vie, l'isolement dans lequel il se place élimine toute intersubjectivité, il n'y a donc personne pour infirmer la présence de Véra, elle peut ainsi vivre tant qu'il le désire, il peut ainsi conserver son illusion le temps de son deuil.

Chez Maupassant la solitude se traduit d'abord par l'anonymat du narrateur comme on l'a mentionné plus haut. Le personnage, hanté par une entité qu'il nomme le Horla, reste uniquement un « je » tout au long de la nouvelle. Ce « je » semble un être vide, sans personnalité, il est défini uniquement par sa peur qui prend le dessus.

L'anonymat du solitaire, un simple « je » dans la plupart des cas, est symptomatique : il est dépourvu de signe d'identité parce que celle-ci ne peut se définir qu'en relation avec autrui. Pire, la solitude est menacée de cesser d'être « je » dans un vide peuplé de créatures imaginaires, de doubles ; une menace qui s'accomplit à l'heure du délire où le moi disparaît dans le miroir du Horla ⁷

On perçoit également la solitude du narrateur dans son incapacité de communiquer avec autrui : s'il est parfois entouré de gens, soit de serviteurs ou encore d'interlocuteurs divers, c'est pourtant uniquement à un journal intime qu'il se confie. Plus le récit avance, plus il s'isole et se referme sur lui-même, s'installant ainsi dans une paranoïa à laquelle il doit faire face seul.

⁶ Villiers de L'Isle Adam, « Véra », dans *Véra et autres contes cruels*, Paris, Librairie Général Française, coll « Le livre de poche Libretti », 2004, p. 34.

⁷ Fonyi, Antonia, *Maupassant 1993*, Paris, Éditions Kimé, 1993, p. 133.

La solitude, point commun de tous ces récits, devient donc une condition à l'apparition des phénomènes surnaturels. « La "solitude du point de vue" se montre en effet, essentielle à la prise en compte de l'événement fantastique ⁸ ». Ce point de vue devient un témoignage ultime puisqu'il ne peut être contredit, il est la seule affirmation, celle qui compose l'histoire. Le retrait de la société du personnage évite que le fantastique devienne phénomène social et permet une dérogation au réel, cette fameuse rupture.

Il semble qu'une maison écartée, qu'un homme, puisse toujours échapper au réseau le plus serré des coordonnées sociales, en sorte que la maison hantée ou la victime du maléfice, sans se raccorder au réel, ne s'opposent pas à lui et nous permettent de passer sans heurt du monde des faits avérés et des actions efficaces au monde chimérique des sortilèges ⁹.

Le personnage solitaire semble donc être le sujet tout désigné pour vivre des aventures fantastiques. Si la solitude génère en lui un sentiment d'étrangeté, elle crée également chez ce type de personnage un grand vide intérieur qui se doit d'être comblé d'une façon ou d'une autre, par exemple par l'apparition d'un double.

⁸ Prince, Nathalie, *Les célibataires du fantastique*, Paris, Harmattan, 2002, p. 182.

⁹ Vax, Louis, *La séduction de l'étrange*, Paris, Presses Universitaire de France, coll. « Quadrige », 1965, p.209.

1.2. Comblé le vide par le surnaturel : le dédoublement

La solitude extrême, qu'elle soit choisie ou non, crée une angoisse qui, à travers les récits fantastiques, peut parfois se traduire par l'apparition de démons.

Le célibataire s'apparente finalement à un personnage du paradoxe puisque c'est en se refermant sur lui par peur de toute altérité ou par culte de son intimité qu'il est allé au-devant de nouveaux monstres, d'une part en figurant ses obsessions paranoïaques, d'autre part en faillant, par de trop intenses introspections, une fragile identité psychique. Il n'est décidément pas trop bon que l'homme reste seul¹⁰

Ces nouveaux monstres qui se manifestent dans la solitude peuvent prendre plusieurs formes. On s'intéresse plus particulièrement ici au phénomène du double, cet être issu directement du protagoniste, copie de lui-même. Les cas de dédoublement peuvent trouver leurs raisons d'être dans une quête de soi-même pour un personnage qui jongle entre plusieurs personnalités, mais il s'agit souvent d'une conséquence directe de la solitude trop étanche dans laquelle vit le personnage. Pour combler le grand vide qui l'habite, l'imagination crée un double afin de briser l'état d'isolement; ce double amène une illusion de compagnie, il permet au personnage de se libérer du poids de l'esseulement. Il est souvent un être plus fort que le personnage principal, un idéal de lui-même ou encore un rassemblement de certains désirs qui ont été refoulés. On retrouve donc toutes sortes de dédoublements, parfois diaboliques ou vengeurs. Le double peut également agir comme mécanisme de défense contre des souffrances insupportables.

Chez Ying Cheng, les deux femmes, le « squelette » et son double, ont une vie complètement indépendante l'une de l'autre, pourtant les deux êtres sont étroitement liés. Le « squelette » vit en captivité dans sa propre maison puisque la peur le domine, elle est faible et

¹⁰ Prince, Nathalie, *Les célibataires du fantastique*, Paris, Harmattan, 2002, p. 353

impuissante face à son désespoir. Le double, plus fort, plus vivant, se retrouve pris sous les décombres d'un tremblement de terre et condamné à mourir étouffé dans sa propre demeure. Le malheur de l'une résonne chez l'autre et leur solitude se reflète dans le besoin qu'elles ont l'une de l'autre sans même se connaître. « Ce corps quasi identique au mien, lorsqu'il s'éloignait, m'inspirait une langueur indicible, un sentiment de manque presque douloureux [...] Elle aurait pu se déclarer comme la vraie copie, le vrai moi, et me réduire à l'état d'ombre ¹¹ ». L'état de manque qu'elles ressentent lorsque l'autre s'éloigne représente cette partie manquante de soi qui est constituée dans l'autre. Les deux femmes sont reliées à travers leur souffrance : pendant que le « squelette » souffre mentalement d'agoraphobie, simultanément son double se fait lentement engloutir suite à un tremblement de terre. La femme anonyme qu'on identifie au « squelette » vit une existence de solitude, une solitude si profonde qu'elle ne peut plus fonctionner en société, elle est complètement paralysée par son mal de vivre. Le seul moyen de soulager son manque, de remplir le vide qui l'habite, est d'être accompagnée par un double. Ce double qui peut sentir la détresse du « squelette » tente de soulager le mal qui la transperce : *« je ne suis pas pour vous une simple parente, mais bien votre double. Désormais vous n'êtes plus seule, chaque fois que vous dites “ je ”, vous devez penser à “ nous ”¹² »*. Ce « nous » se veut comme un onguent sur le « je » souffrant qu'il réchauffe, apaise pour un instant. *« J'aime bien dire “ nous ”, c'est réconfortant de savoir que je ne suis pas seule dans ma situation. Je n'ai que vous maintenant. Connaissez-vous d'autres formes de solidarité que celle de partager sa propre malédiction ?¹³ »*. En partageant leur douleur, les deux femmes trouvent chez l'autre la compréhension et une échappatoire éphémère à l'isolement. Elles ne sont plus complètement

¹⁰ Chen, Ying, *Querelle d'un squelette avec son double*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003, p. 138.

¹² *Ibid*, p. 55.

¹³ *Ibid*, p. 81.

seules, elles sont un « nous », que ce « nous » soit réel ou non a peu d'importance d'un point de vue psychologique puisqu'il apaise le poids de la solitude. Le dédoublement c'est le refus de l'unique, le « squelette » ne pouvant accepter sa simple existence, la sienne seule, il se dédouble.

[L]' exorcisme du double, qui met un obstacle à l'existence unique et exige que ce dernier ne soit pas seulement lui-même, et rien d'autre. Pas de soi qui ne soit que soi, pas d'ici qui ne soit qu'ici, pas de maintenant qui ne soit que maintenant : telle est l'exigence du double, qui en veut un peu plus et est prêt à sacrifier tout ce qui n'existe pas. Ce refus de l'unique n'est d'ailleurs qu'une des formes les plus générales du refus de la vie¹⁴

Ce double représente donc un cri de désespoir, l'abandon d'une vie de solitude douloureuse, le dédoublement c'est le déni de l'unicité. Le « squelette » va chercher chez son double le courage et la force de traverser la vie, il partage ou divise sa souffrance afin d'être capable de la porter.

Dans sa nouvelle *Véra*, Villiers de L'Isle-Adam aborde également la douleur à travers le dédoublement. Incapable de se faire à l'idée que sa femme s'est éteinte, le comte d'Athol s'entête dans le déni en s'isolant avec l'image de sa femme vivante. Cependant, après un an de vie commune avec son fantôme, il quitte finalement son illusion : « Il vint auprès d'elle. Leurs lèvres s'unirent dans une joie divine — oubliée —, immortelle ! Et ils s'aperçurent, alors, qu'ils n'étaient, réellement qu'un seul être ¹⁵ ». Torturé par la solitude créée par la mort de Véra, le comte ne peut que ressusciter sa femme dans son esprit ; se dédoubler afin de vivre une vie imaginaire avec la femme qu'il aime devient, pour lui, le seul moyen d'échapper à la douleur de la réalité.

¹⁴ Rosset, Clément, *Le réel et son double : essai sur l'illusion*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1976, p. 95.

¹⁵ Villiers de L'Isle Adam, « Véra », dans *Véra et autres contes cruels*, Paris, Librairie Général Française, coll « Le livre de poche Libretti », 2004, p. 38.

Chez Maupassant, la théorie du double reste plus vague, on ne prononce jamais clairement le terme « double », mais on comprend tout de même qu'un lien étroit se tisse entre cet être mystérieux qu'on nomme le Horla et le narrateur anonyme. Un lien si fort que pour se débarrasser du Horla, le narrateur devra s'enlever la vie. « Non... non... sans aucun doute, sans aucun doute... il n'est pas mort... Alors... alors... il va donc falloir que je me tue, moi !...¹⁶ ». Cet être fait donc partie de lui, le « je » narrateur est devenu « autre » et le seul moyen de se débarrasser de son double est de se donner la mort. Dans ce récit, le narrateur entretient quelques contacts avec l'extérieur, mais il vit tout de même reclus. Toutes les rencontres qu'il fait avec d'autres hommes sont éphémères, sa vie reste très solitaire. Cet enfermement affecte le personnage. « Certes, la solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut, autour de nous, des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes¹⁷ ». C'est d'ailleurs sous la forme d'un fantôme qu'apparaît le double, il envahit doucement la vie du narrateur tout en restant invisible, seules ses actions, ou les sensations qu'il fait vivre au personnage, attestent son existence. Il ne dévoile jamais son visage, il reste anonyme tout comme le narrateur, cet homme innommé et retiré du monde. Ce double devient donc une autre facette de lui-même, un autre être caché. Selon Antonia Fonyi, ce n'est pas le Horla qui est double, mais bien le narrateur qui devient double du Horla. En tentant de percevoir l'image du Horla dans le miroir, sa propre image disparaît, elle s'éteint avec celle de l'être invisible: « celui-ci [le narrateur] se transforme en son

¹⁶ Maupassant, Guy de, « Le Horla », dans *Le Horla et autres contes fantastiques*, Paris, GF Flammarion, coll.

« Étonnants Classiques », 1995, p. 110.

¹⁷ *Ibid*, p. 81.

double, à son tour, imperceptible, indéterminé, inconnaissable ¹⁸ ». C'est donc cette image de l'homme isolé qui se reflète dans le miroir, cet homme seul, retiré, qui s'efface sans laisser de traces. « [L]'homme qui a perdu son reflet [...] n'est pas un homme sauvé, mais un homme perdu ¹⁹ ».

Si le dédoublement est quelque chose de bien concret pour le personnage, le témoin ou la victime, il n'est bien souvent visible que par lui seul et demeure donc impossible à prouver. Le fantastique relève alors de l'intime, du privé ; il se peut qu'il soit tout entier issu de l'imagination du personnage, un fantastique « intérieur ».

¹⁸ Fonyi, Antonia, « Le Horla, double indéterminé », dans Jean Bessière (dir.) *Le double*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. « Unichamp », 1995, p. 106-107.

¹⁹ Rosset, Clément, *Le réel et son double : Essai sur l'illusion*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1976, p. 113.

2. Fantastique « interne »

Le fantastique littéraire a beaucoup évolué depuis le XIX^e siècle. De nombreuses découvertes scientifiques ont éclairci bien des phénomènes autrefois considérés comme paranormaux (on peut penser ici entre autres choses à l'exploitation de l'électricité et du magnétisme), et ainsi modifié les peurs et angoisses au fil du temps. Si la littérature du XIX^e siècle tente d'effrayer ses lecteurs avec l'utilisation de personnages surnaturels tels les vampires ou encore les loups-garous, sujets maintenant fortement exploités dans le merveilleux, le fantastique du XX^e siècle a pris une tournure plus psychologique, les peurs et les angoisses sont davantage focalisées autour de la psyché, c'est une lutte beaucoup plus intérieure que vivent les protagonistes du fantastique. On se questionne davantage sur les capacités mystérieuses du cerveau et sur les démons individuels, ceux qui résident à l'intérieur d'un être humain.

2.1 Réalité réinventée

Le monde dans lequel évoluent plusieurs héros de récits fantastiques contemporains est tout d'abord issu d'une réalité préétablie puis glisse vers un monde imaginaire, soit le résultat des fabulations du personnage. La réalité n'est pas seulement modifiée par l'apparition de quelques éléments surnaturels, elle est complètement réinventée selon de nouvelles règles. Le personnage principal s'isole dans un monde dont il est le seul invité. C'est donc dans le solipsisme qu'évolue le personnage qui s'enferme à l'intérieur d'une illusion qu'il croit réelle. Dans *La Secte des Égoïstes*, Éric-Emmanuel Schmitt raconte l'histoire d'un personnage qui se

croit créateur du monde, qui se prend pour dieu : « Il voulut lui expliquer qu'il était l'origine du monde, que tous les objets et personnes étaient sous sa toute-puissante juridiction, et que lui seul décidait en dernier ressort ²⁰ ». Le personnage conçoit le monde comme sa propre création, pour lui, il est l'être tout-puissant, l'architecte du monde et le marionnettiste des hommes. Il est seul au sommet de tous et il observe son œuvre dans la plus grande solitude. La puissance de sa conviction transforme sa réalité qui devient à ses yeux la seule vérité. On peut comprendre à travers le récit de Schmitt comment le mental joue un rôle majeur dans l'enclenchement du fantastique. C'est en fait cette certitude plus forte que tout qui entraîne le cerveau à voir le monde d'une certaine façon. Lorsque les convictions du personnage sont confrontées à des émotions telles que l'amour, sa certitude s'affaiblit et laisse même place au doute. « Tout était unique désormais, et il n'était plus que le spectateur émerveillé du monde. Lentement, il apprenait. Toute sa philosophie avait fondu dans les bras de la Bohémienne ²¹ ». En établissant des relations humaines réelles, il ressent une connexion avec le monde et il ne peut plus en être l'unique dirigeant, les émotions qu'il éprouve pour la première fois sont hors de son contrôle. Il a donc envie de partager son univers avec un autre être, sortir de son égocentrisme et de sa solitude pour accepter l'autre et sa présence réelle. Il doit pour cela accepter l'autre comme son égal et abandonner son sentiment de domination ou de pouvoir sur les autres : « Il reconnut le Créateur et lui adressa une longue prière d'abandon et de désespoir ; pour la première fois, il eut le sentiment de sa petitesse, de sa finitude ²² ». Mais le rejet de la bohémienne lui fait vivre une douleur qu'il ne peut tolérer, il retourne donc se réfugier dans ce monde qu'il a créé de toutes pièces, celui où il est le créateur tout-puissant, indifférent aux autres qui l'entourent.

²⁰ Schmitt, Éric-Emmanuel, *La Secte des Égoïstes*, Paris, Albin Michel, coll. « Le livre de poche », 1994, p. 66.

²¹ *Ibid*, p. 69.

²² *Ibid* p. 65.

Dans le roman de Ying Chen, la solitude est l'élément déclencheur du fantastique, le « squelette » se crée une toute nouvelle réalité afin de meubler sa triste existence. Il se crée un double qui pourra l'aider à porter le poids de son désespoir. C'est donc par instinct de survie que cette femme, qu'on appelle le « squelette », se dédouble et son double devient ainsi une extension éloignée d'elle-même. Même si le « squelette » dénie l'existence de ce double, il vit constamment avec la sensation de l'autre, avec ce lien invisible qui les unit l'une à l'autre. Pourtant la réalité du « squelette » n'est pas déformée uniquement à cause de l'existence d'un double, c'est l'omniprésence de la peur chez cette femme qui modifie sa perception du monde. Son monde est un endroit terrifiant, ce qui la rend complètement invalide face aux simples tâches du quotidien. L'illusion du danger est omniprésente . « Les passions ayant pour effet de diriger fortement notre attention vers leur objet nous privent souvent de la liberté nécessaire pour apprécier la valeur de nos sensations. À celui que l'obscurité effraie, tout paraît un géant, un fantôme ; au criminel, tout semble un accusateur ; à l'exilé, tout rappelle le souvenir de la patrie absente²³». Pour le « squelette », c'est vivre qui est effrayant et tout semble plus immense, plus difficile, insurmontable. Il n'arrive pas à rationaliser ses angoisses et le monde qui se présente devant elle devient un obstacle infranchissable. « D'ailleurs la chute est possible partout et en tout temps, qu'il y ait trou ou non. Par exemple m'asseoir dans mon fauteuil dans le salon de A. ne me paraît pas du tout plus facile ni moins risqué que de rester au fond d'une espèce de cave comme un rat²⁴». Cet enfermement psychologique est d'ailleurs représenté en

²³ Rigoli, Juan, *Lire le délire : aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIXe Siècle*, Paris, Fayard, 2001, p. 225.

²⁴ Cheng, Ying, *Querelle d'un squelette avec son double*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003, p. 67.

parallèle avec l'enfoncement physique du double sous les décombres d'un tremblement de terre jusqu'à l'asphyxie.

La nouvelle *Véra* représente un excellent exemple de réinvention de la réalité. Chez Villiers de L'Isle-Adam, l'illusion constitue la base de la nouvelle. Le comte d'Athol confiné dans son château se confine également à l'intérieur de son propre mirage, soit celui de la présence de sa femme. Le refus de la mort déclenche le fantastique et c'est le début d'une vie nouvelle : « l'insolite existence commença. Il s'agissait de créer un mirage terrible²⁵ ». Le comte d'Athol s'ancre donc dans une réalité imaginaire puisqu'elle est la seule possible pour contrer sa douleur. « L'illusionné, dit-on parfois, ne voit pas : il est aveuglé, aveuglé. La réalité a beau s'offrir à sa perception : il ne réussit pas à la percevoir, ou la perçoit déformée, tout attentif qu'il est aux seuls fantasmes de son imagination et de son désir²⁶ ». Dans ce cas, la réinvention de la réalité naît non seulement d'un grand désir de revoir sa femme, mais il s'agit également d'un mécanisme de défense : Athol échappe à sa souffrance à travers l'hallucination. Ce récit met en scène la puissance du mental et la capacité de l'individu à se protéger d'une douleur insupportable via des convictions ou des désirs si forts qu'ils deviennent performatifs et dangereux. La certitude du comte est tellement forte qu'elle déteint sur son valet qui, malgré sa grande lucidité, finit lui aussi par croire en l'existence de Véra.

Parfois, éprouvant une sorte de vertige, il eut besoin de se dire que la comtesse était positivement défunte. Il se prenait à ce jeu funèbre et oubliait à chaque instant la réalité. Bientôt il lui fallut plus d'une réflexion pour se convaincre et se ressaisir. Il vit bien qu'il finirait par

²⁵ Villiers de L'Isle Adam, « Véra », dans *Véra et autres contes cruels*, Paris, Librairie Général Française, coll « Le livre de poche Libretti », 2004, p. 38.

²⁶ Rosset, Clément, *Le réel et son double : Essai sur l'illusion*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1976, p. 11.

s'abandonner tout entier au magnétisme effrayant dont le comte pénétrait peu à peu l'atmosphère autour d'eux²⁷.

Constamment soumis aux hallucinations de son maître, Raymond est conditionné à son tour à voir la femme qui est si présente dans l'existence du comte. Elle devient malgré lui une part de sa réalité et son cerveau inscrit sa présence comme réelle.

Cette nouvelle réalité entièrement créée par les personnages peut parfois se transformer en une angoisse réelle. Si le cerveau est suffisamment puissant pour réinventer la réalité, il peut parfois devenir une menace pour soi-même, car la peur qui se crée à l'intérieur de soi est encore plus dangereuse que celle qui provient de l'extérieur.

2.2 La peur de soi

Si le fantastique a beaucoup joué sur l'horreur avec l'utilisation entre autres de loups-garous, de fantômes ou de vampires, c'est une peur plus subtile, mais encore plus menaçante qui s'installe dans le fantastique contemporain. La peur de soi-même est une des peurs les plus effrayantes, car elle est irrémédiable et omniprésente, la peur de soi c'est également la peur de sombrer dans la folie, de constater sa propre dégradation sans pouvoir y remédier. « À rester seul avec soi, on laisse surgir le sentiment obscur d'une peur vide, d'une peur sans objet, qui se laisse apparenter à une peur de soi ; or *on ne peut pas échapper à soi*²⁸ ». L'extrême solitude pousse le personnage vers un univers sombre où la peur s'installe et prend le dessus. C'est ce

²⁷ Villiers de L'Isle Adam, « Vera », dans *Véra et autres contes cruels*, Paris, Librairie Général Française, coll. « Le livre de poche Libretti », 2004, p. 34-35.

²⁸ Prince, Nathalie, *Les célibataires du fantastique*, Paris, Harmattan, 2002, p. 149.

qui arrive aux personnages de Ying Chen : le « squelette » et le double s'affaiblissent tout au long du livre pour finalement disparaître, complètement submergés par leur peur. Le double se fait engloutir physiquement suite à un tremblement de terre pendant que le « squelette » s'efface tranquillement, paralysé par une peur si forte qu'elle le dévore de l'intérieur, peur du monde, peur de vivre, mais aussi peur de soi-même. « *Ce que vous redoutez le plus dans votre condition, dans votre fausse existence, c'est de vous voir doublée dans le temps présent, de faire face à votre propre incarnation avant même la mort*²⁹ ». Elle n'arrive pas à s'affronter puisque cela signifie faire face à ses propres démons intérieurs. Selon Nathalie Prince, en plongeant à l'intérieur de soi, le célibataire trouve souvent ses propres monstres, une abomination de soi-même qui peut être illustrée comme le double, cette altérité découverte à l'intérieur de soi. Pour le « squelette », le double représente cette femme forte et déterminée, une femme courageuse et prête à se battre pour vivre. Le double possède toute l'énergie vitale que le « squelette » a perdue en s'abandonnant dans les bras d'un mari peu aimant et en s'oubliant dans une vie malheureuse. S'il refuse de faire face à ce double, c'est qu'il reflète ce qu'il n'est plus, il le laisse donc mourir en même temps que son espoir de survivre à sa propre peur s'éteint, il le tue en l'abandonnant sous les décombres d'un tremblement de terre tout en se laissant soi-même dépérir.

Dans *La Secte des Égoïstes*, c'est la perte de soi ou l'absence de soi qui devient effrayante. L'obsession du chercheur pour le philosophe Langenhaert s'approche dangereusement de la folie. Tout au long de l'histoire le personnage central agit comme un ermite, il ne côtoie personne à l'exception des bibliothécaires et de sa ménagère dont il ne connaît rien. Il est complètement isolé, dépourvu de passé ou même de présent, il est cette

²⁹ Chen, Ying, *Querelle d'un squelette avec son double*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003, p. 22.

feuille blanche à remplir. Il s'approprie donc l'identité d'un autre, comme s'il désirait se donner du contenu, s'écrire une histoire qui pourrait enfin le définir, faire de lui quelqu'un plutôt qu'un simple crâne dans une bibliothèque. « Je regardai mes mains, je touchai mon visage. Désormais, était-ce moi Gaspard Laguenhaert ? ³⁰ ». Pour la première fois, il sort de cet anonymat complet dans lequel il était enraciné depuis le début du roman, pour la première fois il a le sentiment d'avoir une raison d'être. La fin de l'histoire nous apprend que c'est certainement la solitude et le rejet de l'autre qui conduisent cet homme gravement malade et physiquement déformé, nommé Gérard Lagueret, à se réfugier dans un monde imaginaire. Confiné dans une clinique à cause d'une grave maladie dégénérative, Gérard Lagueret s'isole et passe sa courte existence à couvrir un cahier de son écriture. Dans ce cahier il décrit un monde où son existence devient importante, voire indispensable à l'humanité. Cependant, l'auteur laisse le lecteur dans le doute : « Qu'est-ce qui est vrai et faux dans ce récit ? ³¹ ». Si l'existence du philosophe Languenhaert est réelle, qui est donc ce Gerard Lagueret ? Et ce récit qu'il écrit, est-ce le délire d'un homme fou, une simple illusion, ou encore s'agit-il de l'indice de la présence de fantastique dans une réalité connue, une redéfinition des lois de la nature ? L'identité des personnages se confond à la fin du roman pour devenir floue et laisser planer mystères et questionnements.

Dans *Le Horla*, la peur est envahissante, elle alimente le personnage principal au point de le faire sombrer dans une folie meurtrière. Bien que cette peur soit décrite comme provenant d'un objet extérieur, c'est à dire cette entité qu'il nomme le Horla, les comportements excessifs et compulsifs du personnage portent à croire qu'il s'est perdu, que la solitude a eu le dessus et

³⁰ Schmitt, Eric-Emmanuel, *La Secte des Égoïstes*, Paris, Albin Michel, coll. « Le livre de poche », 1994, p. 122.

³¹ *Ibid*, p. 125.

qu'il n'est plus connecté avec la réalité. « L'étrange n'est pas extérieur au monde ou à l'individu, il en fait partie intégrante. Il s'agit là d'une remise en cause de l'ordre du monde et du sujet cartésien, non pas de l'extérieur comme le laisse supposer Caillois, mais de l'intérieur ³² ». Le monstre dans *Le Horla* semble être créé par le protagoniste, car il existe uniquement dans son esprit, il n'est présent qu'à travers lui. Il représente ses peurs les plus effrayantes, car il réussit à s'immiscer dans sa tête et à occuper toutes ses pensées au point de le rendre fou. Selon Joël Malrieu, le personnage fantastique détient une volonté autodestructrice, il est lui-même artisan des phénomènes surnaturels dont il est la victime. Même lorsqu'il croit perdre la raison ou encore le contrôle de sa destinée, il reste le seul responsable de sa perte.³³ Chez Maupassant la perte de contrôle est irréversible, le personnage devient obsédé par sa propre peur et ne peut plus s'en sortir. On constate le glissement vers la folie du personnage avec la transformation de l'écriture à l'intérieur du journal : « Je n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune domination sur moi, aucun pouvoir même de mettre en mouvement ma volonté ³⁴ ». Peu à peu, le personnage s'affaiblit, son impuissance prend toute la place et la peur le paralyse. Il est en train de se perdre, perdre tout ce qui fait de lui un être libre, il devient le pantin de cet être qui le hante. L'accumulation de répétitions dans son écriture témoigne de l'apparition d'une sorte de délire, une peur plus forte que lui et qu'il ne sait exprimer: « il faut, il faut, il faut [...] Oh! mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu ! Est-il un Dieu ? ³⁵ ». La progression est symptomatique, les phrases sont courtes, répétitives et criblées de points d'exclamation, ce qui témoigne que la terreur prend le dessus, le personnage est de plus en plus émotif et de

³² Malrieu, Joël, *Le Fantastique*, Paris, Hachette Supérieur, coll. « Contours littéraires », 1992. p.41.

³³ *Ibid*, p. 104-105.

³⁴ Maupassant, Guy de, « Le Horla », dans *Le Horla et autres contes fantastiques*, Paris, GF Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », 1995, p. 96

³⁵ *Ibid*, p. 96

moins en moins rationnel face aux événements. On constate un changement de comportement chez le narrateur, on observe une descente vers l'enfer de la folie très rapide. Complètement anéanti devant son impuissance, il ne lui reste plus qu'une seule solution, s'éliminer afin de faire disparaître la peur qui réside en lui. Car le Horla vit à travers lui, ses actions sont le reflet du comportement du narrateur, elles sont toujours commandées par les dernières pensées ou expériences du narrateur ou encore les dernières actions qu'il a posées.

Il se fait une réflexion sur l'eau qu'il boit et aussitôt le Horla vide l'eau de sa carafe ; il assiste à une séance de magnétisme et, peu après, se croit contraint, comme sa cousine, d'agir sous la pression d'une force occulte. [...] Le narrateur ne trouve à chaque étape de son évolution que ce qu'il cherche, c'est-à-dire lui-même³⁶.

Ainsi, la fin de la nouvelle amène deux conclusions différentes pour le narrateur et pour le lecteur : « [u]ne double trajectoire s'achève : pour le narrateur, le mal d'abord physiologique puis nerveux est devenu extérieur à lui et surnaturel. Pour le lecteur, au contraire, le mal s'est intériorisé : son origine est psychologique³⁷ ». Ce Horla qui terrorise le personnage serait donc une matérialisation de ses propres angoisses. On est témoin en tant que lecteur d'une confrontation entre le double et le doublé, le « je » qui est devenu monstre. Ce « je » qui a perdu le contrôle de soi-même s'abandonne doucement à la folie, seule issue pour échapper à la peur qui le domine.

³⁶ Malrieu, Joël, *Le Horla de Guy de Maupassant*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996, p. 110.

³⁷ Dobransky, Michel, *Le Fantastique, « Le Horla » de Maupassant*, Paris, Gallimard, coll. « Les Écrivains du Bac », 1993, p. 68.

3. Entre folie et surnaturel

La littérature fantastique joue sur l'hésitation entre le réel et le surnaturel. Ainsi que l'écrit Todorov : « Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel ³⁸ ». Le lecteur, tout comme le personnage principal, se retrouve donc devant un dilemme important : est-on en présence de folie, de simples hallucinations trompeuses, ou bien accepte-t-on une explication surnaturelle ? La question « suis-je fou ? » est donc récurrente à travers les récits fantastiques, le personnage étant toujours en train de se remettre en question face aux événements auxquels il est soumis. Lecteurs et personnages sont constamment en déséquilibre entre la folie et le surnaturel. La solitude du personnage principal devient une des conditions fondamentales qui renforce ce déséquilibre en éliminant la possibilité d'intersubjectivité.

3.1 Le point de vue (Le récit au « je »)

Dans beaucoup de récits fantastiques, l'auteur opte pour une narration homodiégétique avec une focalisation interne (le récit au « je »), ce qui influence non seulement l'énonciation, mais aussi la mise en récit et la chronologie des événements : l'histoire elle-même. L'écriture au « je » impose une dimension très subjective au lecteur, soit un point de vue unique sur les événements, ce qui n'est pas le cas dans un récit hétérodiégétique. L'absence de contrepoint ou d'opinion extérieure face aux événements peut ouvrir la porte pour le lecteur à différentes

³⁸ Todorov, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Point », 1970, p. 29.

interprétations. Ce ne sont pas seulement des faits qui sont décrits, mais plutôt une vision, un sentiment ou encore une impression exprimés par un seul personnage. « En focalisation interne, le foyer coïncide avec un personnage, qui devient alors le "sujet" fictif de toutes les perceptions, y compris celles qui le concernent lui-même comme objet : le récit *peut* alors nous dire tout ce que ce personnage perçoit et tout ce qu'il pense ³⁹». Dans le cas du fantastique qui se manifeste par l'irruption d'éléments surnaturels, il peut s'installer un doute ; le lecteur doute de la véracité des expériences vécues par le personnage et le personnage en tant que tel doute de lui-même. C'est ce qui arrive au narrateur dans *La Secte des Égoïstes* : « Je vous dois déjà la découverte du manuscrit de Champolion, et l'assurance de ne pas être totalement en train de rêver. J'avoue qu'à force d'être seul à m'occuper de Languenhaert, j'en arrivais à douter de tout ⁴⁰». Dans son isolement, le chercheur perd son ancrage dans la réalité, en s'immergeant dans ses recherches il élimine toute connexion avec le monde extérieur. Cet isolement permet à travers le récit une augmentation du potentiel fantastique puisque les événements ne peuvent être rationalisés que par le narrateur lui-même. Il n'existe aucun autre témoin pour confirmer ou rejeter ses propos : « la première personne permet toutes les incertitudes et tous les questionnements : elle n'offre qu'une version des faits, nécessairement subjective, partielle et partielle ⁴¹». Le lecteur doit donc se décider à croire ou non à ce que décrit le narrateur. Plus l'histoire avance, plus le doute s'installe chez le lecteur, puisque celui-ci accumule à travers sa lecture des indices souvent contradictoires qui prêchent parfois pour la folie, parfois pour le surnaturel. Il suit ainsi l'évolution du narrateur lui-même, qui, malgré son scepticisme initial, doute de plus en plus à mesure que le récit se déroule, ne pouvant se fier qu'à lui-même et à ce qu'il perçoit.

³⁹ Genette, Gérard, *Discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2007, p. 349.

⁴⁰ Schmitt, Eric-Emmanuel, *La Secte des Égoïstes*, Paris, Albin Michel, coll. « Le livre de poche », 1994, p. 82.

⁴¹ Prince, Nathalie, *Les célibataires du fantastique*, Paris, Harmattan, 2002, p. 181.

L'hypothèse de la folie devient à ce moment une option plausible pour le personnage qui ne parvient pas à expliquer l'expérience qu'il vit. Selon Monique Plaza, lorsque le personnage fait un autodiagnostic de sa folie, le lecteur se doit de suivre ce personnage, de l'accompagner à travers sa quête et par la suite le lecteur peut établir son propre diagnostic entre folie ou encore surnaturel.⁴²

Et, précisément parce que le roman se situe dans la virtualité, parce qu'il offre un espace souple et mouvant, il permet sans cesse au lecteur un rapport mobile au texte. Accompagnement (douloureux ou plaisant), identification (éparse ou cristallisée dans un personnage), regard (collé au regard du romancier, metteur en scène) : le lecteur a le choix de ses investissements.⁴³

Qu'il choisisse ou non d'adhérer aux propos du narrateur, le lecteur d'une histoire racontée à la première personne se voit guidé dans un voyage à travers les pensées les plus intimes d'un personnage. Il vit donc lui aussi une évolution avec ce personnage, une évolution qui se fait selon une perspective très personnelle. Le lecteur et le narrateur, bien qu'ils soient témoins des mêmes aventures, peuvent avoir une vision opposée de la situation. Si le narrateur tente constamment de prouver qu'il n'est pas fou, il convainc parfois, au contraire, le lecteur de sa folie.

Dans *Le Horla*, l'obsession du narrateur à prouver que son envahisseur est bien réel porte plutôt à croire qu'il est en train de perdre la raison : « Malheur à l'homme ! Il est venu, le... le... comment se nomme-t-il... le... il me semble qu'il me crie son nom, et je ne l'entends pas... le... Oui... Il le crie... J'écoute... je ne peux pas...répète... le... le Horla... J'ai

⁴² Plaza, Monique, *Écriture et folie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 1986, p. 163-164.

⁴³ *Ibid*, p. 170.

entendu... le Horla... c'est lui... le Horla... il est venu !... ⁴⁴». Pour le personnage principal, ce moment est révélateur, le Horla lui est apparu et il n'existe plus aucun doute sur son existence. Le narrateur à la conviction d'être élu, il a été choisi parmi tous pour entendre cet être invisible et peut-être communiquer son message de fin du monde : « À présent, je sais, je devine. Le règne de l'homme est fini ⁴⁵». Si le narrateur éprouve une sorte d'illumination, une confirmation de son pouvoir, pour le lecteur l'hésitation et les répétitions des « le » et de « Horla » ainsi que les nombreux points de suspension et cette foi en la fin du monde donnent plutôt l'impression d'un délire maniaque de la part du personnage, il semble perdre le contrôle et se laisser glisser dans la folie. Son obsession devient trop forte, voire omniprésente, et il perd tout ancrage dans la réalité. Cette folie le mènera d'ailleurs à la mort, une mort inévitable si l'on considère que le mal vient de l'intérieur de lui. Car la folie lorsqu'elle fait son apparition grandit subrepticement en lui pour s'emparer complètement de son esprit et l'amener à sa propre perte. Si certains de ces personnages sombrent dans un délire, souvent pour se sauver de leur réalité insoutenable, d'autres devront faire face lucidement à une réalité qui sera tellement ébranlée qu'elle deviendra un cauchemar éveillé.

3. 2. Perturbation du réel

Il est primordial dans l'élaboration d'un récit fantastique d'établir clairement un contexte réaliste et crédible où évolue le héros de l'histoire. C'est l'irruption d'un phénomène d'apparence surnaturelle dans le cadre du réel qui constitue, le plus souvent, l'amorce du récit fantastique. « Il [le fantastique] se caractérise [...] par une intrusion brutale du mystère dans la

⁴⁴ Maupassant, Guy de, « Le Horla », dans *Le Horla et autres contes fantastiques*, Paris, GF Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », 1995, p. 103

⁴⁵ *Ibid*, p. 102

vie réelle ; il est lié généralement aux états morbides de la conscience qui, dans les phénomènes de cauchemar ou de délire, projette devant elle des images de ses angoisses ou de ses terreurs » .⁴⁶ Pourtant, il est parfois difficile de déterminer la source même de ces phénomènes autant pour le lecteur que pour le protagoniste. Entre la folie et le surnaturel, la ligne est souvent très ténue. Cette incertitude est désirée et entretenue par l'auteur qui souhaite guider son lecteur et son personnage dans les dédales de l'univers fantastique, puisque l'inquiétude fantastique se nourrit de doute. La première réaction du personnage face au phénomène surnaturel en est souvent une de déni, de scepticisme, mais un doute est tout de même semé dans l'esprit du personnage tout comme dans celui du lecteur. C'est lors de la récurrence du phénomène que le vent change, la réalité est ébranlée encore une fois et le scepticisme s'effrite. Bien que le phénomène semble impossible, le personnage sait, malgré ses tentatives de rationalisation, qu'il en a été témoin, il le sait et ne peut se départir de cette idée, c'est à ce moment que l'on bascule dans une zone ambiguë où une hésitation se crée entre la folie ou le surnaturel. On plonge donc ici dans une nouvelle réalité, une réalité qui dépasse notre conception classique du monde, une réalité qui jusqu'à maintenant restait inconnue, on doit donc élargir nos horizons afin de faire une place au fantastique ou encore à la folie. Car il existe un lien entre la folie et le fantastique, c'est la déformation ou encore l'élargissement de la réalité dans les deux cas. Lorsqu'il sombre dans la folie, dans un récit fantastique, le personnage lui-même devient le lieu du surnaturel et de l'étrangeté, il se perd et devient étranger à lui-même et un prolongement s'établit ainsi entre la folie et le fantastique. Ces deux phénomènes se tiennent main dans la main et laissent perplexes le lecteur et le personnage lui-même sur la nature de ce qui lui arrive. Le fou pourtant ne peut pas admettre sa propre folie : « "Suis-je fou ?" Évoquer l'objet insaisissable de ses

⁴⁶ Malrieu, Joel, *Le Fantastique*, Paris, Hachette Supérieur, coll. « Contours littéraires », 1992, p. 38-39.

hantises, le convoquer et l'inscrire dans le corps même d'un texte, c'est tenter d'apporter la preuve, à tous égards *formelle*, du surnaturel en excluant du même coup l'éventualité de la folie ⁴⁷». Le lecteur doit donc se méfier du narrateur ; particulièrement s'il s'agit d'un narrateur à la première personne, l'hésitation entre la folie et le surnaturel devient encore plus grande. Dans *La Secte des Égoïstes*, la confusion du narrateur par rapport aux événements de sa propre vie amène un doute dans l'esprit du lecteur :

Je me demandais si vraiment je n'avais pas rêvé à Amsterdam, tout cela me paraissait tellement confus, désormais, les lieux, les dates, les gens, les objets... Rien n'existait plus que par mes souvenirs, et je n'étais plus sûr de l'ancrage réel de ceux-ci. Qui ou quoi me prouvait que je n'avais pas imaginé vivre tout cela ? Qui me prouvait que ces événements n'étaient pas tout simplement la mise en scène de mes désirs ? ⁴⁸

La confusion du narrateur est évidente dans cet extrait, sa réalité est complètement bouleversée et l'incompréhension de ce qui lui arrive est représentée de plusieurs façons. Par l'énumération, « les lieux, les dates, les gens, les objets », on comprend que le personnage prend le temps d'observer l'environnement qui l'entoure, il tente de retrouver ses repères, mais cet environnement ne lui est plus familier, il le découvre pour la première fois. Il a ouvert une porte sur une nouvelle réalité inconnue à ses yeux. Il est confus, se questionne, ne peut se fier à rien ni personne puisqu'il est seul devant cet inconnu. Le lecteur et le narrateur restent donc dans l'ignorance puisque les nombreuses questions demeurent sans réponses. Folie, hallucinations ou encore phénomène surnaturel ? On s'installe dans le questionnement jusqu'à la fin du livre. Le narrateur instaure d'ailleurs ce doute dès le début du livre, il remet en jeu sa propre réalité, la croit faussée même avant la découverte du philosophe Laguenhaert. Le narrateur vit dès le

⁴⁷ Ponnau, Gwenhaël, *La folie dans la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1987, p. 95

⁴⁸ Schmitt, Éric-Emmanuel, *La Secte des Égoïstes*, Paris, Albin Michel, coll. « Le livre de poche », 1994, p. 79.

début dans un état d'esprit hors du commun, se croyant seul dans un monde où rien, outre lui-même, n'existe réellement. Sa grande solitude et son obsession pour la recherche et les livres l'ont mené à vivre tel un ermite au point de douter de la véracité des êtres qui l'entourent puisqu'ils ne sont que des figurants de son existence. Le fantastique agit donc comme une béquille pour cet homme qui refuse d'accepter la réalité telle qu'on la lui a apprise. « Le fantastique est tout à la fois réel et illusoire, tout comme une crainte sans objet ou une maladie imaginaire. Il n'a que la réalité de son illusion. Mais il possède pleinement cette réalité taillée à même le néant⁴⁹ ». Le fantastique n'englobe donc pas uniquement les phénomènes dits surnaturels, il héberge le doute, l'hallucination et la folie. Car bien que la folie soit explicable par des données fournies par la psychiatrie, ce sont uniquement les symptômes que l'on considère étranges et mystérieux, qui en ressortent dans le récit puisqu'ils sont transformés et manipulés par la poétique de l'auteur.

Chez Ying Chen, c'est un sentiment de panique voire de paranoïa qui est éprouvé par cette femme qu'on nomme le « squelette ». C'est le lecteur qui se retrouve à ce moment-là dans un état d'hésitation : le comportement du personnage est soit dû à la présence d'un phénomène surnaturel, c'est-à-dire le double, ou bien il s'agit d'un moment de folie.

Mais la voilà enfin, contemporaine de moi, elle va pouvoir fournir une preuve, elle va dénoncer ma condition de vive voix, en chair et en os. Elle le fera dans son propre intérêt, car un jour viendra où elle ne se contentera plus d'être un double, tôt ou tard elle cherchera à renforcer son statut en attirant l'attention sur mon cadavre, dès qu'elle remontera de sous la terre, elle voudra en finir avec moi⁵⁰

⁴⁹ Vax, Louis, *La séduction de l'étrange*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1965, p.129.

⁵⁰ Chen, Ying, *Querelle d'un squelette avec son double*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003, p. 139.

La peur de se faire remplacer, la peur de perdre sa place agite le « squelette » au point qu'il semble perdre la raison. Bien que l'existence d'un double nous ait été confirmée à plusieurs reprises au cours du récit, cette lourde paranoïa installe un doute chez le lecteur sur la lucidité du personnage. Cette invasion par le double de l'univers du « squelette » ébranle sa réalité, créant ainsi une réaction de panique.

Chez Maupassant, la folie est une option envisagée par le narrateur à travers son journal : « Ai-je perdu la raison ? ⁵¹ ». « Je deviens fou ⁵² ». « Décidément, je suis fou ! ⁵³ ». « J'avais donc perdu la tête les jours derniers ! ⁵⁴ ». « Cette fois, je ne suis pas fou ⁵⁵ ». « Je me demande si je suis fou ⁵⁶ ». « Certes, je me croirais fou, absolument fou ⁵⁷ ». Toutes ces affirmations concernant sa propre folie font référence à ses visions inexplicables, la disparition du lait ou de l'eau durant la nuit ou encore l'élévation de la rose par une main invisible. La folie s'associe donc directement à cet être invisible qui envahit l'existence du narrateur.

[L]a folie dans l'œuvre de Maupassant est, à l'intérieur des récits majeurs, toujours liée aux manifestations angoissantes de phénomènes non pas tant surnaturels qu'inexplicables : à l'exemple du héros du *Horla* véritable figure arché-type, les personnages principaux de ces œuvres insolites sont hantés par les manifestations du monde invisible et par la pensée insupportable de leur propre folie. Avec une remarquable lucidité, ils sont capables d'évoquer leur propre cas, de dire leurs hantises sans pouvoir pour autant, échapper à leur enfermement à l'intérieur d'un dilemme insoluble⁵⁸

⁵¹ Maupassant, Guy de, « Le Horla », dans *Le Horla et autres contes fantastiques*, Paris, GF Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », 1995, p. 78.

⁵² *Ibid.*, p. 81.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 82.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 91.

⁵⁶ *Ibid.*, p.93.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ Ponnau, Gwenhaél, *La folie dans la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1987, p.297

C'est la dégradation du personnage qui s'inscrit dans la récurrence de ce questionnement, il n'y a pas de raisonnement possible puisque la question de la folie prend une place de plus en plus grande au fil de la narration. L'insistance et les nombreuses répétitions présentes à travers la nouvelle amènent le lecteur au diagnostic de la folie. Pour ce qui est du narrateur, il entretient une obsession vis-à-vis de cet être qu'il nomme le Horla, bien qu'il tente de rationaliser ses craintes en se questionnant sur sa folie. Plus le récit avance plus sa conviction devient inébranlable, le Horla est bel et bien réel. Tirillé entre la peur de l'impensable et le refus de la folie, il reste sceptique et incapable d'accepter une réalité qui diverge de celle qu'il a toujours connue. Il tente d'ailleurs de se convaincre de la véracité de ses visions en répétant à de multiples reprises « J'ai vu » : « J'ai vu... j'ai vu... J'ai encore froid jusque dans les ongles... j'ai encore peur jusque dans les moelles... j'ai vu!...⁵⁹ ». Le personnage semble vouloir défier la logique en répétant cette formule, il veut accorder sa vue et sa raison, comme si tout cela allait devenir plus vrai, plus plausible, s'il le répétait.

⁵⁹ Maupassant, Guy de, « Le Horla », dans *Le Horla et autres contes fantastiques*, Paris, GF Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », 1995, p. 91.

Conclusion

Aussi hétéroclites que puissent être les personnages de ces différents récits, leur désarroi se nourrit de leur solitude, ce qui se traduit dans la littérature fantastique à travers de multiples phénomènes surnaturels. Les auteurs à l'étude ont exploité le désespoir de l'être isolé et les possibilités infinies de l'esprit pour se protéger d'une souffrance intérieure due à cette dite solitude. Le fantastique n'est pas seulement une histoire d'épouvante, il plonge dans la psyché de ses personnages pour matérialiser leurs peurs et leurs souffrances et ainsi les rendre tangibles pour le lecteur. Cette transformation de la réalité lorsqu'elle s'exprime à travers une littérature fantastique peut se déployer vers un univers qui se rapproche de la folie.

[L]a science des aliénistes n'a pas seulement contribué à « rationaliser » la folie, elle aussi mis en évidence la fascinante étrangeté de l'esprit humain : les phénomènes oniriques, les faits hallucinatoires, les cas insolites de démence étudiés par les médecins, tout en faisant l'objet de recherches rigoureuses, continuent à appartenir à cet espace indécis et inquiétant dans lequel, à la fois solidaires et antagonistes, se trouvent juxtaposés et, en certains cas, confondus le surnaturel et la pathologie⁶⁰.

Il devient donc parfois impossible de distinguer la folie du phénomène fantastique lui-même, les deux s'amalgament pour donner toute sa profondeur au récit. On a vu à travers les lectures d'Éric-Emmanuel Schmitt, Ying Cheng, Maupassant et Villiers de L'Isle-Adam que les personnages soumis aux phénomènes surnaturels ont tous en commun un certain mal existentiel qui cause l'isolement ou est causé par l'isolement. La manipulation de cette situation amène de multiples ouvertures pour le récit fantastique : hallucinations, dédoublement, déformation de la réalité et folie. Que ce soit dans les récits contemporains ou encore dans les nouvelles du XIXe siècle, l'enjeu, bien qu'il soit exploité de façons différentes, reste très similaire : faire face à ses

⁶⁰ Ponnau, Gwenhaël, *La folie dans la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1987, p. 3.

démons intérieurs. La littérature fantastique pourrait donc, d'une certaine façon, être considérée comme une catharsis pour les lecteurs qui, en se plongeant dans l'univers métaphorique du personnage, peuvent retrouver leur propre mal intérieur et ainsi l'affronter à travers leur lecture. Analysée ainsi, la littérature fantastique s'éloigne d'une simple paralittérature pour s'inscrire dans un genre propre, elle possède une profondeur et une dimension spirituelle. On retrouve dans ces textes plus qu'une échappatoire : une critique de la réalité et de la perception convenue, conventionnelle, et bien souvent restrictive, que nous en avons.

Bibliographie

Corpus

CHENG, Ying, *Querelle d'un squelette avec son double*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2003.

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *La Secte des Égoïstes*, Paris, Albin Michel, coll. « Le livre de poche », 1994.

MAUPASSANT, Guy de, « Le Horla », *Le Horla et autres contes fantastiques*, Paris, GF Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », 1995.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, « Vera », *Contes cruels*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le livre de Poche Classiques », 1983.

Théorie et critique

Sur les livres du corpus

BIRON, Michel, « La riche surface des choses », *Voix et Images*, vol. 29, automne 2003, p. 137-141.

DOBRANSKY, Michel, *Le Fantastique : «Le Horla» de Maupassant*, Paris, Gallimard, coll. « Les écrivains du bac », 1993.

FONYI, Antonia, « Le Horla, double indéterminé », dans Jean Bessière (dir.) *Le double*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. « Unichamp », 1995.

FONYI, Antonia, *Maupassant 1993*, Paris, Éditions Kimé, 1993.

HOTTELL, Ruth A. «The delusory denouement and other strategies in Maupassant's fantastic tales », *The romantic Review*, vol. 85, 1994, p. 573.

MALRIEU, Joël, *Le Horla de Guy de Maupassant*, Paris, Gallimard, coll.« Folio », 1996.

MORIN, Lise, « Du paranormal en paralittérature », *Québec français*, n°118, 2000, p. 79-81.

RACHMUEHL, Françoise, *Le Horla et autres contes fantastique Guy de Maupassant*, Paris,

Hatier, coll. « Profil d'une Œuvre », 1983.

PUZIN, Claude, *Le fantastique : Textes, commentaires et guides d'analyse*, Paris, Fernand Nathan, 1984.

WATTHÉE-DELMOTTE, Myriam, « Villiers de l'Isle-Adam -L'invisible au cœur du désir », *Image & Narrative*, vol.X, 2009, en ligne : <http://www.imageandnarrative.be>.

Littérature fantastique

BOUVET, Rachel, *Étranges récits, étranges lectures, essai sur l'effet fantastique*, Montréal, Balzac-Le Griot éditeur, coll. « L'Univers des discours », 1998.

CAILLOIS, Roger, *Anthologie du fantastique*, Paris, Gallimard, 1966.

CAILLOIS, Roger, *Au cœur du fantastique*, Paris Gallimard, 1965.

FAIVRE, Antoine (dir.), *Colloque de Cerisy : La littérature fantastique*, Paris, Albin Michel, coll. « Cahiers de l'Hermétisme », 1991.

HEGERFELDT, Anne C., *Lies That Tell the Truth : Magic Realism Seen through Contemporary Fiction from Britain*, Amsterdam, Rodopi, 2005.

HELLENS, Franz, *Le fantastique réel*, Genève, Éditions Labor, coll. « Poteau d'angle », 1991.

LE GUENNEC, Jean, *Raison et déraison dans le récit fantastique au XIXe siècle*, Paris, L'Harmattan, coll. « L'œuvre et la psyche », 2003.

MALRIEU, Joël, *Le Fantastique*, Paris, Hachette Supérieur, coll. « Contours littéraires », 1992, p. 38-39.

MELLIER, Denis, *La littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Mémo », 2000.

MILLET, Gilbert et Denis LABBÉ, *Le fantastique*, Paris, Éditions Belin, coll. « sujets », 2005.

MONSIEUR, Jeannine (dir.) et Jean-Baptiste BARONIAN (dir.), *Le fantastique d'aujourd'hui*, Bruxelles, Abbaye de Forest, 1982.

RAYMOND, François et Daniel COMPÈRE, *Les maîtres du fantastique en littérature*, Paris, Bordas, coll. « Les Compacts », 1994.

TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Point », 1970.

VAX, Louis, *La séduction de l'étrange*, Paris, Presses Universitaire de France, coll. « Quadriga », 1965.

L'écriture et la folie

BLAIN Marie (dir.) et Pierre MASSON (dir.), *Écritures de l'égarement, de Thésée à Tintin*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, coll. « Horizons Comparatistes », 2005.

FELMAN, Shoshana, *La folie et la chose littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 1978.

GILLIBERT, Jean, *Folie et création*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, coll. « L'or D'atalante », 1990.

PONNAU, Gwenhaël, *La folie dans la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1987.

PLAZA, Monique, *Écriture et folie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 1986.

RIGOLI, Juan, *Lire le délire : aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIXe Siècle*, Paris, Fayard, 2001.

Représentation de la solitude

BRAULT, Jacques *et al.*, *La solitude : Communication de la seizième rencontre québécoise internationale des écrivains tenue à Montréal du 16 au 19 avril 1988*, Montréal, L'Hexagone, 1989.

PRINCE, Nathalie, *Les célibataires du fantastique : Essai sur le personnage célibataire dans la littérature fantastique de la fin du XIXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2002.

SIGANOS, André (dir.), *Solitudes : écriture et représentation*, Grenoble, ELLUG, 1995.

STORR, Anthony, *Solitude : Les vertus du retour à soi-même*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Réponses », 1988.

Théorie littéraire

BRES, Jacques, *La Narrativité*, Louvaine-la-Neuve (Belgique), Éditions Duculot, coll. « Champs linguistiques », 1994.

GENETTE, Gérard, *Discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2007.

—, *Figures III*, Paris, Éditions de Seuil, 1969.

PAVEL, Thomas, *Univers de la fiction*, Paris, Édition du Seuil, 1988.

RICŒUR, Paul, *Temps et récit : 3. Le temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1985.

Sciences humaines

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Éditions Gallimard, 1972.

FREUD, Sigmund, *Délires et rêves dans la «Gradiva» de W. Jensen*, Paris, Éditions Gallimard, 1986.

GOODMAN, Nelson, *Manières de faire des mondes*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, coll. « Rayon Art », [1978] 1992.

ROSSET, Clément, *Le réel et son double : Essai sur l'illusion*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1976.

Table des matières

Résumé	I
Abstract.....	II
Ophélie	1
Solitude, folie et réinventions de la réalité dans la littérature fantastique	65
Introduction.....	66
1. Réclusion dans le monde fantastique	68
1.1 Isolement du personnage	68
1.2. Combler le vide par le surnaturel : le dédoublement	74
2. Fantastique « interne »	79
2.1 Réalité réinventée.....	79
2.2 La peur de soi.....	83
3. Entre folie et surnaturel	88
3.1 Le point de vue (Le récit au « je »)	88
3. 2. Perturbation du réel	91
Conclusion	97
Bibliographie	99